



## CURIOSITÉS ETHNOGRAPHIQUES

**I**L n'est guère de science plus à la mode que l'ethnographie. N'a-t-elle pas aujourd'hui ses annales et ses revues, ses livres de voyage, ses musées, ses instructives et curieuses exhibitions, comme, après tant d'autres, ces attrayants Somalis qui viennent de quitter le Jardin d'Acclimatation où leur pittoresque caravane a fait courir tout Paris.

Dix-sept tribus ont déjà figuré, tour à tour, sur l'immense pelouse du Jardin zoologique du Bois de Boulogne, qui semble avoir conquis le monopole des ces exhibitions, attraction du public, étude des savants, voyage fabuleux et réel autour du monde sauvage : Galibis et Nubiens, Kalmoucks, Esquimaux, Fuégiens, Peaux-Rouges, Cynghalais, Gauchos, Hottentots, Cosaques du Don, Araucans, Achantis, Somalis et Lapons, c'est-à-dire les steppes et les déserts, les pampas et les forêts, les îles lointaines, les rivages inhospitaliers, le Pôle et l'Equateur.

Esquissons d'une plume rapide quelques-unes de ces races exotiques, quelques-uns de ces types antiques et barbares. Voici d'abord les Achantis, si semblables à leurs farouches et cruels voisins, les habitants du Dahomey dont on a tant parlé.

Le fétichisme le plus extravagant est la base de la religion sanglante des Dahoméens et des Achantis. Aux fétiches les plus grotesques et les plus divers on fait des offrandes bizarres, on immole des milliers de victimes humaines, on verse des flots de sang. Tout est fétiche : ce bois, ce rocher, ce lac, ce morceau de fer, ce bouton de guêtre, ce coquillage, cette fontaine, cette ruine mystérieuse, ce vallon désolé, cette dent de poisson, cette peau de reptile, cette griffe d'oiseau. L'Esprit malfaisant et cruel qu'on adore flotte dans l'air, se cache dans le brouillard, dans un rayon de soleil, écoute à la porte des maisons, ondule dans les herbes, se personnifie dans un crocodile, un singe, un serpent, un vautour, se réjouit quand il voit la foule des victimes se tordre et mourir dans d'atroces supplices.

C'est presque toujours le Roi lui-même qui donne le signal de ces massacres en grand. Aussitôt commence un carnage affreux dans les rues inondées de sang, obstruées de cadavres, pavées de têtes hideuses : tableau fantastique, inoui, dépassant toutes les bornes de l'atrocité et de la folie. Et, de ce champ de meurtre où l'on ne voit que des épées qui se lèvent et des têtes qui tombent, se dégagent des senteurs intolérables, âcres et suffocantes, parfum exécrable d'agonie et de mort.

Toutes ces victimes humaines, tous ces cadavres seront dévorés par les vautours qui, déjà, plangent et tourbillonnent sur le champ de fête avec des cris rauques, profilant sur le ciel leur bec impur, affamé de chair morte. Puis, comme si les fétiches implacables ne devaient pas être satisfaits de tant de supplices, de nouvelles victimes se succèdent, poursuivies par les rires féroces et les vivats ironiques de la foule enivrée qui acclame leur torture. Puis, on fera bouillir les têtes des suppliciés pour extraire les lambeaux de chair oubliés des vautours ; tous ces crânes formeront les hideux trophées de la barbarie africaine et s'en iront, disposés avec art, enguirlander les tombeaux des rois que ces effroyables hécatombes ne sauraient ressusciter.



La mort, c'est le mot d'ordre, chez l'Achanti et le Dahoméen, ces deux peuples les plus superstitieux et les plus cruels peut-être de l'Afrique sauvage. Pour un rien on décapite, on égorge, on assomme, on mutilé, on brûle, on met en croix. Si l'on verse de l'huile de palme, si on laisse tomber un régime de banane dans le quartier royal, c'est la mort. Celui qui crache ou qui éternue devant le palais du monarque noir est décapité; aussi n'y a-t-il rien de plus dangereux dans l'aimable ville d'Ahoméy que d'être enrhumé du cerveau.

Mais ces meurtres isolés, ces martyres d'occasion ne comptent guère. Ce qui compte, ce sont ces razzias humaines que les sujets du roi, ses hardies et féroces amazones opèrent dans les pays voisins et qu'on paie cinquante centimes la tête!

Un trait remarquable et singulier caractérise Achantis et Dahoméens, aussi durs à eux-mêmes qu'implacables aux autres: c'est un dédain superbe de ces tortures horribles, un mépris souverain de la mort, une négation virile et farouche de la douleur humaine qui, pour eux, « n'est même pas un nom ».

Au milieu des plus atroces supplices, ils meurent, et, sans plainte, sans menace, sans pose, ils supportent, en un silence stoïque, ces tortures odieuses qu'ils n'hésiteraient jamais à faire subir. Sans doute, ce ne sont pas là les dévouements sublimes des martyrs de la Foi, de la Science et de la Patrie; mais elle est grande pourtant, cette hautaine insouciance de la douleur et de la vie. Elle fait des braves et des forts.

La Foi et la Charité, la Science et la Patrie, font des martyrs et des héros. Leur sang régénère et féconde le monde. Le sang des autres est bu par le sable et ne désaltère que les vaurours.

Eux aussi, les Gaulois, nos ancêtres, se riaient de la mort et ne craignaient que la chute du ciel sur leur tête. Mais ils ne la défiaient pas d'un air farouche. Avec une crânerie charmante ils jouaient leur vie libre dans un pari léger et payaient joyeusement. Ils marchaient au supplice comme au combat, comme à la fête, souriant à la mort et l'abordant avec leur gaité gauloise.

Tels sont les Achantis et les Dahoméens, énergiques et braves, intelligents, industrieux et forts, mais abrutis par le fétichisme et dégradés par la cruauté, se présentant dans l'histoire des peuples les bras et les mains couverts de tant de sang, que tous les fleuves d'Afrique ne sauraient le laver. Mais un jour, écartant d'une main souveraine ces fétiches misérables et terribles, la civilisation fera disparaître à jamais ces taches de la barbarie comme des grains de poussière qu'emporte le vent.

Détournons, je vous prie, nos regards de

ces épouvantables coutumes achanties et dahoméennes, que l'actualité imposait en quelque sorte à notre plume révoltée. Reposons notre esprit, chères lectrices, sur d'autres usages et d'autres croyances de tribus barbares, de peuplades exotiques, décadentes ou primitives, intéressant l'étude et la curiosité, avec leur origine, leur histoire, leur mystère et leur poésie.

Remarque saisissante et singulière qui, plus d'une fois, a frappé, a charmé nos recherches, ces croyances et ces coutumes se rencontrent souvent les mêmes chez des races et des tribus qui ne se connaissent jamais, que d'immenses contrées séparent.

En Laponie, la jeune fille offre une tasse de lait de renne au fiancé qu'elle a choisi. C'est un aveu et un serment.

Au pays des Gallas, près de l'équateur africain, même usage charmant: La tasse de lait de renne se trouve remplacée par un vase rempli de lait de chamelle, gage d'amour et de fidélité. Dans les deux pays, si éloignés l'un de l'autre, cette cérémonie intime et poétique s'accomplit gravement au milieu des parents rassemblés sous la hutte en fête. Comme en Laponie le renne, chez les Gallas et les Somalis, le dromadaire est la richesse, la prospérité, la vie du pays brûlé par un soleil implacable, de même que la région laponne est ensevelie sous des neiges éternelles. Ici et là, Gallas et Lapons associent à leurs coutumes nuptiales les animaux providentiels et presque sacrés de leurs peuplades errantes, sans lesquels ils ne sauraient vivre.

Chez les Samoyèdes, au nord de la Russie, lorsqu'un petit enfant vient au monde, on suspend à son berceau une branche de sapin qui doit préserver la maison. Chez les Peaux-Rouges du Missouri, on attache au berceau du nouveau-né un rameau de buisson qui éloignera l'Esprit malfaisant.

Encore chez les Samoyèdes, quand un enfant meurt, on l'enveloppe dans une peau de jeune agneau, puis on le suspend, dans une tombe aérienne, aux rameaux penchés d'un bouleau solitaire.

Sa jeune âme se jouera dans les airs et protégera les troupeaux de rennes qui paissent sur la montagne.

En Asie, en Amérique, on retrouve le pieux et touchant exemple de ces tombeaux aériens. Dans l'Afrique australe, on rencontre parfois, au bord des fleuves et des rivières, une sorte de corbeille qui se balance aux rameaux d'un palmier ou d'un mimosa.

Cette corbeille aux vives couleurs, cousue solidement, renferme la dépouille chère d'un nouveau-né, qui, protégeant les huttes du voisinage, écarte les mauvais génies et les sortilèges redoutés.



Dans les régions torrides de l'Afrique centrale, entouré de sables brûlants, sans ombre pour son front, sans eau pour son palais éternellement altéré, sans verdure pour son regard, l'indigène croit voir, dans le doux mirage de lointaines oasis, la consolante image d'une autre vie où il ressuscitera un jour, au milieu de bois touffus et parfumés, de fleurs éclatantes mollement courbées sous les fraîches caresses des brises murmurantes, de ruisseaux limpides, de sources abondantes et claires, sous un ciel clément, doucement voilé de légers nuages aux franges d'argent et d'or.

Même croyance, même rêve, même espoir chez le Lapon, en face de ses champs de glace et de neige, de ses forêts muettes et désolées, de ses rivages inhospitaliers où grondent d'incessantes tempêtes; lorsqu'au printemps éphémère la nature brise sa ceinture de glace et déchire sa robe de neige; quand le rossignol du Pôle module sa douce chanson au pâle soleil de minuit; quand l'aurore boréale roule dans les airs ses vagues lumineuses où surgissent des palais de feu empanachés d'étincelles, alors, une main appuyée sur le cou de son renne et les yeux tournés vers le ciel, le Lapon se prend à songer. Il rêve qu'un jour il renaîtra dans quelque sphère radieuse au milieu de plaines fleuries et de forêts odorantes, enveloppé lui-même de parfums et de rayons.

Chez les Cafres comme chez les Achantis, dont nous parlions tout à l'heure, le divorce se pratique d'une façon aussi simple qu'originale: lorsque les époux éprouvent le besoin de rompre un lien qui n'a plus de charmes, ils prennent un morceau de craie et se font réciproquement une marque blanche sur la joue noire. Tout est dit: ils sont libres.

Un jour, une dame Cafre, de capricieuse et volage humeur, se décide à en finir avec la vie commune. Son mari qui l'aime, plus raisonnable et plus sérieux, ne veut point partager ce dessein radical. Alors, pendant le sommeil de son époux, la dame Cafre trace d'une main audacieuse sur la joue de son seigneur et maître une large marque blanche qu'elle répète hardiment sur son propre visage.

L'époux se réveille, aperçoit le signe de rupture conjugale, proteste, s'indigne, dénonce aux prêtres de la tribu l'injurieux stratagème de sa femme qui, convaincue de son outrageante supercherie, est mise bel et bien à mort. Il convient de dire, à la louange des Cafres, que le divorce, autorisé par leurs lois, n'est que très rarement sollicité. La craie blanche ne jouit pas, chez eux, d'une excellente réputation.

Je n'apprendrai pas à mes lectrices que, dans beaucoup de pays barbares, se pratique le cruel usage d'expédier dans un monde meilleur — meilleur est le mot — les malheureux enfants

qui naissent infirmes et chétifs, tandis que, chez les peuples civilisés, la mère semble redoubler de tendresse et d'amour pour ces infortunés.

Que penser maintenant de cette effroyable coutume rapportée par le voyageur Jonathan Schmith? Explorant les solitudes de la Patagonie, le savant anglais eut l'occasion d'assister à une exécution aussi bizarre qu'odieuse: Les notables du pays, ornés de coquillages officiels et fraîchement tatoués, se trouvent réunis en grande pompe sur le faite d'un rocher. Devant eux, un jeune sauvage, les mains solidement liées, promène un regard terrifié dans le vide. Soudain, deux Patagons le saisissent, l'enlèvent, le balancent aux sons d'une musique barbare et le lancent dans l'éternité.

— Quel crime a donc commis ce malheureux? interroge Schmith avec émotion.

— Il était fils du « Grand Jaguar », répond simplement l'un des bourreaux.

— C'est donc un crime que d'être fils du « Grand Jaguar »?

— Ce n'est pas un crime; mais le « Petit Jaguar » n'était qu'un guerrier vulgaire, tandis que son illustre père nous conduisait toujours à la victoire. Deux neveux du « Grand Jaguar » reposent déjà pour toujours au pied du rocher. C'étaient des combattants médiocres.

On ne peut s'empêcher de frémir en songeant aux massacres qui ensanglanteraient la France si l'on adoptait l'effroyable coutume patagonne. Quelle Saint-Barthélemy de petits personnages portant de grands noms! Quelle formidable hécatombe de « Petits Jaguars »!

Revenons à notre sujet: il s'agit des Suisses et des Hottentots, qui ne sont pas absolument voisins. Chez les Hottentots, le mariage s'accomplit très simplement sans danse, sans festin. Après la cérémonie qui consiste dans le bris symbolique d'un vase, la jeune mariée s'en va traire ses vaches et le mari classer le porc-épic.

Coincidence bizarre: dans un canton de la Suisse, le Valais, le mariage se célèbre également presque en silence et en secret, après quoi les nouveaux époux s'en vont, jusqu'au soir, travailler dans les champs, rendant ainsi hommage aux nécessités laborieuses et régulières de la vie commune qu'ils viennent d'embrasser.

On sait que, dans la religion juive, après leur union, les jeunes époux boivent au même verre qu'ils vont ensuite briser dans un coin déterminé de la synagogue. Cet usage ne rappelle-t-il pas encore le bris symbolique du vase hottentot, également pratiqué dans beaucoup de tribus barbares?

Dans le rite portugais, les juives ont la coutume assez peu réjouissante d'offrir à leur mari, en guise de cadeau de noces, le linceul où il sera enseveli. N'est-ce pas ainsi que chez les Gallas africains, la mariée fait don à son époux



du brûle-parfums qui doit éclairer ses funérailles de lueurs ondoyantes et légères ?

Chez les Hottentots, la veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt de la main gauche. Les autres doigts subissent la même épreuve chaque fois qu'une Hottentote prend un nouvel époux. Au cinquième mari, il ne reste plus de doigts indemnes à la main gauche et la veuve, si souvent consolée, doit rester veuve pour toujours ; mais c'est avec orgueil qu'elle montrera ses cinq actes de mariage gravés en cicatrices, dans sa main nuptiale.

Eh bien ! chez les Bathulos du Haut-Congo, même usage curieux ; seulement l'entaille matrimoniale se pratique, non sur la main, mais sur les lèvres qui, d'ailleurs, présentent une honnête surface nègre. A chaque coupure correspond un mari défunt. A quatre veuvages s'arrêtent, de par la loi, ces cicatrices conjugales, gravées non dans le cœur, mais sur les lèvres énormes de la veuve qui aurait mauvaise grâce de faire la petite bouche. N'y a-t-il pas à reculer d'horreur devant ces lèvres chevronnées dont les entailles hideuses accusent si bien l'inconstance des cœurs ?

En Laponie, la merveille, le bijou, le trésor de la tente, c'est un énorme sabot, artistement ornementé, garni à l'intérieur de fourrures épaisses et chaudes, décoré au dehors de cuir choisi et de drap aux joyeuses couleurs. Ce sabot étrange et coquet, espoir et joie de la hutte laponne, c'est un berceau.

L'enfant y repose mollement, enveloppé dans une peau d'agneau qu'on gardera pieusement dans la famille. Ce berceau charmant, la mère le transporte partout avec elle, tantôt suspendu sur son dos, tantôt attaché à la ceinture. Dans la hutte, il n'est jamais déposé à terre. Une corde élégante le fixe, comme un lustre, au plafond, au-dessus du sol, de sorte que le moindre mouvement du petit Lapon produit un balancement continu et léger ; et c'est ainsi que l'enfant se berce lui-même, tandis que la mère, vaquant aux soins du ménage, chantonne un air mélancolique et doux qui se mêle aux plaintes harmonieuses du vent.

Ils sont bien loin des neiges de la Laponie les rivages ensoleillés de l'Océan indien ; et pourtant chez les Tamils se retrouve, aussi poétique et aussi charmant, le berceau des huttes laponnes. C'est une corbeille finement tressée, pieusement enjolivée de plumes éclatantes et de coquillages. Ce gracieux berceau est, à la fois, un bijou et un talisman. Il écarte la foudre et les mauvais esprits, porte bonheur à la maison. Suspendu à la branche d'un palmier, il se balance comme un hamac où l'enfant dort, caressé par la brise odorante des bois. Tout autour gazouillent les oiseaux familiers, voltigent les papillons aux

ailes d'argent et d'or. Quand la mère a fini sa tâche, elle détache la gentille corbeille et la met sur sa tête pour gagner le logis. On dirait qu'elle porte ainsi un panier de fruits ou de fleurs.

C'est le fruit de ses entrailles, c'est la fleur de sa vie qu'elle porte.

Chez les Esquimaux, lorsqu'une mort vient attrister la famille, on voit les parents retourner, en signe de deuil, la peau de phoque qui leur sert de manteau. Il nous fut donné, vers 1880, de faire, à ce sujet, un rapprochement des plus étranges et des plus curieux. Les Fuégiens, fine fleur de la sauvagerie humaine, campaient au Jardin zoologique d'acclimatation où se pressait la foule pour contempler ces stupéfiants échantillons d'une race accroupie aux derniers échelons de l'échelle humaine. La garde-robe de ces indigènes était, en arrivant au Jardin, d'une indigence absolue. L'administration jeta sur leurs épaules une peau de mouton qui, pour ces habitants de la terre de Feu, était un luxe et un embarras. Un jour, un petit Fuégien meurt du croup ; sa mère se roule sur le sol en jetant des cris déchirants et « retourne, en signe de deuil, cette peau de mouton » qu'elle portait pour la première fois.

Les Esquimaux et les Fuégiens, les deux bouts de la terre !

Lorsqu'un enfant vient au monde sur les côtes du Mozambique, la mère, un rameau de mimosa à la main, monte la garde à la porte de la hutte où nul ne doit pénétrer durant huit jours, dans la crainte des sortilèges et des maléficaes. Tout récemment, au Jardin d'acclimatation, il naît un petit Somalis. Aussitôt appelé, arrive le docteur Godleski, le distingué médecin de Neuilly, attaché au service du Jardin. Mais devant le gourgui, où repose le nouveau-né, se dresse la mère une branche de verdure à la main, défendant l'entrée de la tente au docteur étonné, qui pourtant n'est pas un mauvais esprit.

Connaissez-vous la chanson du renne si populaire en Laponie :

Kulnazats, mon petit renne, va ; il faut nous hâter, car la route est longue et le marais est grand. Marais immense, je te salue. Bien des pensées se pressent dans ma tête, quand je passe, comme le vent, à travers les glaces et les neiges que j'aime. Va, mon cher petit renne, sois rapide et léger. C'est ainsi que nous arriverons promptement où nous devons aller. Là, je verrai ma fiancée brochant un bonnet de tête. Regarde au loin, mon doux renne, si tu ne l'aperçois pas, attendant sur le seuil de la hutte qu'empanache une fumée d'argent. Va vite, Kulnazats, mon petit renne.

Quand le jeune Lapon arrive, sa fiancée est morte, et les lueurs féeriques d'une aurore boréale éclairent ses lèvres décolorées où semble errer encore un sourire mystérieux.



De cette douce chanson laponne il est curieux de rapprocher cette ballade cynghalaise que nous eûmes, il y a quelques années, la vive satisfaction de découvrir :

Cours, Altanah, mon gracieux zébu; cours le long de la route bordée de fleurs et de palmiers. L'heure presse et mon cœur bat si fort! Cours plus vite, plus vite encore, mon zébu à tête blanche. Maira, ma fiancée, m'attend. Sois léger comme le vent, rapide comme la flèche; si je suis content de toi, je te donnerai de tendres pousses de bambou et j'attacherai un bouquet de fleurs bleues à ta corne noire. Ecoute! Ecoute! n'entends-tu pas déjà se mêler au murmure des brises le bruit des cornemuses et des tambourins? Cours, cher petit zébu, cours plus vite encore, afin que j'arrive assez tôt pour ouvrir, avec Maira, la danse des fiançailles!

Quand le jeune Cynghalais arrive, c'est un air funèbre que jouent les cornemuses et les tambourins. La belle Maira vient de succomber à la morsure d'un serpent, le terrible cobra di capello.

Est-ce que cette ballade cynghalaise ne semble pas un fidèle et lointain écho de la chanson de Laponie?

Décadents ou primitifs, tous ces types que nous avons vus défiler au Jardin zoologique d'acclimation nous étonnent, et ces races arriérées nous font sourire. Qu'ils semblent misérables et chétifs ces indigènes, au milieu des prodiges éclatants et des féeries éblouissantes de notre civilisation! Soyons indulgents : civilisations enfantines ou caduques, naissances ou disparues, avenir ou passé, tombe ou berceau, tout cela fut ou sera, car c'est l'humanité avec son flux et son reflux irrésistibles; tout cela souffre, aime, espère, lutte, attend, pense, s'agite poussé par le doigt souverain de Dieu, vers un but mystérieux et fatal, s'éveille aux horizons lumineux d'une vie qui se prépare ou doit s'endormir bientôt dans l'éternelle nuit des âges à jamais éteints.

Usages, mœurs, croyances, chan's, jeux, danses, superstitions, poésies, que la science note et compare avec un soin jaloux, tout s'effacera un jour sous le souffle d'une civilisation universelle, comme les races elles-mêmes disparaîtront à leur tour.

Comme les individus, les peuples passent et les races s'éteignent. L'agonie est un peu plus longue, voilà tout. Mais qu'importent des ans ou des siècles qui s'égalisent et se confondent dans l'éternité?

Au moment où j'écris ces lignes se termine le Congrès antiesclavagiste sous la haute présidence du cardinal Lavigerie, ce grand apôtre de la justice et de la civilisation; inclinons-nous devant ces vaillants missionnaires bravant, dans leurs féconds pèlerinages, les glaces du Nord et les sables des Tropiques, des périls incessants et des épidémies meurtrières, la captivité, la torture, la mort; n'ayant d'autre diplomatie que le dévouement, d'autre politique que le bien, d'autre arme que la croix et l'évangile; combattant, en martyrs et en héros, le grand combat de la délivrance, du progrès et de l'humanité; dotant les peuples déshérités de nos croyances et de nos lumières, de nos usages, de nos coutumes, de notre esprit de justice et de liberté; rapportant, après mille dangers, à la patrie lointaine et retrouvée, de pacifiques conquêtes sans revanche ni frontière dont s'ennoblit le genre humain, ajoutant parfois à ces victoires morales et fécondes l'offrande d'une découverte, d'un animal utile, d'une plante précieuse, d'une fleur charmante.

Un cruel monarque du continent noir reprochait un jour, avec dédain, à un missionnaire français de n'avoir qu'un seul Dieu, — ce qu'il trouvait un peu maigre. « Nous avons tant de divinités, répétait orgueilleusement ce pauvre nègre couronné, grand marchand d'esclaves et anthropophage distingué, que nous ne savons qu'en faire. Voulez-vous m'en acheter quelques-unes? »

Un seul Dieu, c'est peu en effet, en face des vingt-cinq mille divinités de l'Olympe africain. Mais ce Dieu d'amour et de paix s'offre lui-même en sacrifice et de sa bouche miséricordieuse tombent au fond des âmes les mots de fraternité, de justice, de progrès, de foi, d'espérance et de charité.

FULBERT-DUMONTEIL.

Il n'est pas aisé de produire un ouvrage écrit pour tous, bon à être mis entre toutes les mains et constituant avant tout un recueil de foyer, une sorte de livre domestique auquel rien ne reste étranger. Le *Magazine illustré de la Famille* a pleinement rempli ces exigences et il présente toutes les satisfactions qu'on est en droit d'attendre d'un volume ayant adopté ce titre. Illustré avec un soin tout particulier, rédigé par les écrivains les plus en vue et les plus compétents, il contient des romans, des nouvelles, des récits curieux, de la poésie, etc. L'art, les voyages y ont trouvé leur place. A côté de cela des pensées, des études morales, des fantaisies, des souvenirs, des scènes de la vie rustique, des récréations de famille, bons mots, charades, devinettes, etc., etc.

Plus de 170 gravures sur bois fort jolies, enrichissent le texte.

Cet ouvrage, d'un format élégant imprimé sur papier de luxe, contient la matière de 6 volumes ordinaires à 3 fr. 50. Néanmoins son prix est fort modique : 6 francs tout relié, avec fers spéciaux.

Sa lecture attachante et son absolue moralité garantissent au *Magazine illustré de la Famille* un plein succès pour les éternelles. *Librairie des Connaissances utiles, 12, rue Saint-Joseph.*



# BIBLIOGRAPHIE

## Contre Vent et Marée

PAR LE BARON G. DE WINSPEARE

Cet ouvrage, imprimé en province, n'est pas un roman; nous voudrions qu'il fût plus franchement une autobiographie, que le cadre imaginaire où sont groupés, sans beaucoup d'habileté ni de savoir-faire, des événements vrais, fût franchement supprimé.

Pour peindre les évolutions de son esprit cherchant la vérité et la trouvant enfin dans le sein de l'Eglise, M. de Winspeare n'avait qu'à raconter simplement une partie de l'histoire de sa vie. Entremêler la fiction et la réalité, c'est un tour de force que, seul Goëthe, dans le beau livre qui porte ce titre, a été capable d'accomplir. Ce que l'auteur de *Vent et Marée* a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles, se détache plein d'intérêt sur d'autres pages qui ne valaient pas la peine d'être écrites.

Rien de plus touchant, d'ailleurs, que le récit de la visite faite à l'hôpital des Enfants abandonnés, par le philanthrope incroyant, qui entrevoit pour la première fois ce que l'amour de Dieu peut accomplir en dehors de tout intérêt humain; et on pense au grain de senevé qui, tombant dans la bonne terre, rend cent pour un, quand on voit un peu plus loin la prière d'une pauvre Arabe, qui salue Allah dans le désert, agir à son tour sur cette âme obscurcie par l'orgueil. « Souvent les germes de vérité que nous rencontrons le long de notre route, nous les foulons aux pieds; mais il vient un jour dans la vie où l'on retrouve ces germes, on ne sait ni pourquoi ni comment; ils se groupent, ils forment un tout parfaitement combiné, ils fructifient, ils nous montrent la voie, la vérité et la vie, là où nous n'avions vu que le néant. »

Le narrateur était officier de marine; à bord il est témoin du sauvetage d'un mousse tombé à la mer et sauvé par l'évidente protection de la Sainte Vierge; son incrédulité n'est pas ébranlée; il ne comprend pas la belle parole de l'aumônier: « Le surnaturel subsiste encore ici-bas et nous le coudoyons à chaque instant, mais il échappe et échappera toujours à l'œil du mondain, dont le plus grand châtement est peut-être de ne pas le voir ». Il repousse bien d'autres occasions de se convertir. Enfin, il rencontre à Naples un franciscain, Padre Ludovico da Casoria, célèbre par ses prodiges de charité, et qui a entrepris de recueillir les enfants noirs abandonnés ou exposés sur les marchés d'esclaves dans l'intérieur de l'Afrique. Des religieuses du Tiers-Ordre l'assistent lorsqu'il s'agit de petites

filles. Il fait ses longs et pénibles voyages à pied, en mendiant; il partage son pain avec ces *Moretti* dont il s'est fait comme une grande famille, il en rapporte de tout petits pour lesquels il a des soins quasi maternels, et cette cargaison d'innocents grandira, produira de bons chrétiens, d'ardents missionnaires. Il semble que la seule histoire de don Ludovico, commencée sur le quai d'Alexandrie et se terminant au désert sur la côte de Castellamare, aurait suffi à faire un beau livre; mais M. de Winspeare voulait nous montrer en même temps comment Dieu, au jour marqué par sa Providence, l'avait frappé de la grâce ainsi que d'un coup de foudre (1).



## LA FILLE DU PHILOSOPHE

PAR MADAME MARIE LIONNET

La bibliothèque des Mères de famille compte un bon roman de plus, et ce roman est signé d'un nom bien connu de nos lectrices, le nom de M<sup>me</sup> Marie Lionnet. Nous ne trouverons à lui reprocher que son titre: *La Fille du Philosophe*; *L'Enfant gâtée* suffirait, la philosophie de M. Fortuné, de l'Académie française, n'ayant rien à faire avec la conduite absurde, et même fort condamnable en une certaine circonstance, qu'il tient à l'égard de sa fille.

Le portrait de ce personnage chimérique est assurément ce qu'il y a de plus faible dans le livre; il nous a semblé que M<sup>me</sup> Lionnet en voulait beaucoup plus que de raison à la philosophie même spiritualiste. Mais la véritable héroïne, la jeune institutrice Lolita, est une sympathique figure; les silhouettes de personnages secondaires sont tracées d'une main ferme et légère à la fois, les épreuves de la pauvre jeune femme du poète semblent faites pour inspirer la crainte salutaire de ces rimeurs séduisants qui font des maris détestables, et on tirera de la dernière page cette leçon très juste que l'éducation des enfants, pour être bien faite, doit commencer dès le berceau. En somme, ce récit bien mené, facilement écrit, intéressant d'un bout à l'autre, est le développement d'une excellente parole de M<sup>me</sup> Emmeline Raymond qui lui sert d'épigraphe: « Il nous est défendu d'aimer quelqu'un, fût-ce notre enfant, plus que la vérité, plus que la probité, plus que l'honneur (2). »

TH. BENTZON.

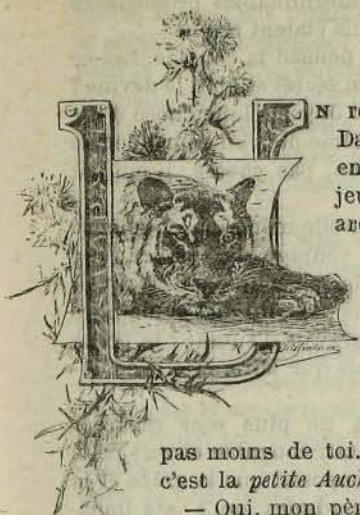
(1) Imprimerie de la Société de Saint-Augustin. Desclée, de Brouwer et Cie, Lille, 1 vol.

(2) *La Fille du Philosophe*, par M<sup>me</sup> Marie Lionnet. 4 vol., 2 fr. 50. Librairie Firmin-Didot, 36, rue Jacob.



# La petite Auchoise

(SUITE ET FIN)



Un regard attendri de M. Darcet se posa sur son enfant ; il pensait à sa jeunesse à lui, à son ardent amour pour la mère de ce beau garçon fier et soumis, et il répondit d'une voix un peu troublée :

— C'est bien, James, je n'attendais pas moins de toi. A propos, est-ce que c'est la *petite Auchoise* ?

— Oui, mon père.

— Tu lui diras : Je pars pour six mois et mon père exige que nous n'ayons aucune communication pendant ce laps de temps ; soumettons-nous pour mériter notre bonheur.

— Mais au moins laissez-moi lui dire où je vais.

— A ton aise, pourvu qu'elle n'en profite pas pour t'écrire.

Le pauvre James était désolé et heureux à la fois ; six mois loin d'elle, six mois sans qu'elle pût seulement lui dire : Je pense à vous ; sans qu'il puisse répondre : Je vous aime chaque jour davantage. Mais il n'y avait pas à se plaindre, somme toute, car M. Darcet n'avait fait aucune objection sur le manque de fortune de la jeune fille, et son fils avait eu si peur que toute la difficulté vint de là, qu'il était heureux de ce dénouement lointain, mais sûr, puisqu'il reposait sur la fidélité de son amour.

Il courut chez Seguin, faisant des vœux pour trouver la jeune fille seule, et il fut exaucé, car Adolphe venait de sortir. Il raconta son succès, ses ouvertures à son père, les conditions auxquelles celui-ci les soumettait, le départ pour Amsterdam, le silence absolu pendant six mois. — Bonne se mit à pleurer ; l'absence de son ami lui était doublement pénible, car les changements d'humeur de Seguin, ses rapides bouderies l'inquiétaient ; mais elle ne dit rien de cette peine, il lui répugnait d'analyser la conduite du cher cousin devant James ; celui-ci croyant que la séparation seule lui pesait, énuméra tout ce qu'il put pour réveiller les douces espérances dans le cœur de sa fiancée ; au fond ils n'étaient braves ni l'un ni l'autre, et pour bien peu, ils eussent pleuré ensemble. Bonne pourtant se raidissait pour dire : Je vous attendrai, James, d'une voix bien fière, puis aussitôt la voix faiblissait pour ajouter. Un an ! dans un an je serai

peut-être vieille et enlaidie. Oh ! James, si au retour vous alliez ne plus m'aimer autant !

James eut un regard triste, rempli de reproches muets.

— C'est qu'un peintre n'aime pas les petites figures ratatinées, continua-t-elle tristement. Et décidément elle pleurait tout en énumérant ses craintes d'un air drôle et naïf tout à la fois.

James ne put s'empêcher de sourire : dans un an sa fiancée aurait vingt ans. Le bel âge pour être vieille ! « Vous resterez toujours ma bien-aimée ; sinon pour le visage, au moins pour le cœur ; ne pleurez pas Bonne, vous savez que je ne puis supporter la vue de vos larmes, et j'ai bien besoin de courage. »

Bonne se tut un moment ; elle écoutait le marteau de la porte qui, au bas, résonnait de deux coups rapprochés :

— Voici mon cousin, dit-elle précipitamment en se tamponnant les yeux, ne lui dites encore rien de notre... mariage ; je m'en charge, plus tard, en ce moment, c'est trop tôt, il faut attendre une occasion.

Elle parlait précipitamment, avec embarras, car elle ne savait pas dissimuler ; d'ailleurs, c'était surtout un instinct qui l'avertissait de se taire pour le moment. James aurait préféré tout avouer à son meilleur ami ; mais il vit Bonne si effrayée qu'il promit de ne rien dire : ce secret était à eux deux, la jeune fille avait bien le droit de ne pas le livrer à son tuteur.

Celui-ci rentra presque aussitôt, il avait appris le succès du peintre en chemin, et ne s'étonna pas de trouver James chez lui :

— Vous m'attendiez ? lui dit-il.

James assura qu'en effet il était venu pour recevoir ses compliments et lui apprendre du même coup que M. Darcet, vaincu par le succès, consentait à lui voir travailler son art, et, pour commencer, l'envoyait à Amsterdam passer six mois chez son oncle.

— Bravo ! s'écria Seguin, qui ne vit pas la mine allongée de Bonne et la protestation muette des sourcils de James.

— Et quand partez-vous ?

— Lundi.

— Diable, vous êtes pressé. Alors nous ne nous reverrons plus.

Et ils se dirent adieu tous les trois, trouvant dans ce mot des impressions bien différentes.

Bonne avait fait la brave sous les yeux de son ami ; elle ne voulait pas ajouter aux regrets de cette séparation si complète par le souvenir de sa douleur ; mais la pauvre enfant se sentit



comme abandonnée quand la porte se referma sur James. Une inquiétude grandissante l'envahissait au sujet d'Adolphe qui devenait quinqué, bourru, ou tout à coup si bon, si triste, si désenchanté, que Bonne en concevait mille inquiétudes.

Un jour elle lui demanda de sortir avec elle; il répondit d'une voix dure :

— Vous avez dix-neuf ans, vous pouvez vous passer de moi.

— C'est vrai, mon cousin, reprit-elle doucement, je sortirai seule.

A dix heures, quand elle rentra, Seguin était à la porte de l'antichambre qui l'attendait avec une visible impatience. Il fit quelques pas au-devant d'elle, lui prit les mains et l'entraîna :

— Eh bien, Bonne, avez-vous été sage ?

— Oui, répondit la jeune fille, heureuse de ce changement d'humeur; le premier quart d'heure a été un peu difficile, je marchais de travers dans la rue et il me semblait que tout le monde se moquait de moi; mais ensuite j'ai pris une allure si fière que les passants intimidés à leur tour me laissaient tout le trottoir.

— Comment, le trottoir ? Vous êtes donc sortie à pied ! s'écria Adolphe d'une voix subitement haussée par le mécontentement.

— Mais oui.

Adolphe se fâcha de cette imprudence, et se fâcha d'autant plus fort, qu'il se sentait coupable; s'il avait accompagné Bonne, ou même s'il lui avait donné quelques explications, la jeune fille n'aurait pas fait ce qu'on lui reprochait. Elle ne dit rien pour se défendre, mais Seguin, passant et repassant derrière elle, vit tout à coup ses épaules trembler; il se pencha sur elle, de grosses larmes tombaient de ses pauvres yeux noyés.

— Pardon, mon enfant, s'écria-t-il aussi ému qu'elle, ne voyez dans mon dépit que la preuve de mon affection et de ma sollicitude.

Bonne sourit à travers ses larmes, et le lendemain ils sortirent ensemble.

A partir de ce jour cependant, la jeune fille usa de la permission qui lui avait été donnée de sortir seule en voiture; elle ne voulait être en rien une charge pour son tuteur et, en s'isolant un peu de lui, elle lui rendait le temps nécessaire à son travail.

C'était bien peu de chose ce changement d'habitudes, il pesa d'un poids de tristesse fort douloureux à Adolphe et à sa pupille. En matière d'affection, si l'on ne progresse pas, on recule; une fois sur cette pente, on se blesse, on souffre, et l'on s'aperçoit que le bonheur s'en va avec la confiance.

Les deux cousins le constatèrent plus d'une fois : d'un côté des brusqueries sans raison, des mots amers; de l'autre, une contrainte muette qui était comme un incessant reproche. Les repas

devenaient silencieux, et le soir s'ils ne sortaient pas, Bonne s'absorbait dans son ouvrage, tandis qu'Adolphe faisait d'interminables promenades autour de la pièce où ils étaient réunis.

« Qu'est-ce qu'il a ? pensait la cousine. Est-ce parce que je garde mon secret et qu'il le devine ? Mais comment oser lui dire quelque chose d'intime quand je n'ose même plus lui demander de ses nouvelles ? Oh non, pas encore, il me fait peur... »

Mais pour s'excuser elle-même de ce silence qu'elle n'avait pas le courage de rompre, elle redoublait de soins, de douceurs; elle trouvait des expressions câlines pour lui dire la moindre chose, et le mal s'aggravait d'autant : la petite Auchoise ne savait plus que faire, et elle se désolait.

Adolphe en vint à ne plus oser regarder Bonne, tant il se sentait coupable envers cette douce créature qui n'opposait que la grâce et le dévouement à ses bouderies ou à ses impatiences; il la fuyait, il la rudoyait presque, et se désespérait ensuite, car il l'aimait de toute son âme et luttait contre l'impossible.

Oui, c'était bien de l'amour cette joie et cette douleur qui se partageaient son âme. Comment cela était-il venu ? Ah ! le savait-il seulement ! Quand il la vit pour la première fois, il lui avait semblé qu'il l'aimait depuis longtemps déjà, depuis toujours, et il attribua cette illusion à la ressemblance de la jeune fille avec leur aïeule. C'était la première tendresse de ce grand enfant dont les cheveux commençaient à blanchir; elle avait les mystérieuses pudeurs, les dévouements inapaisés, la fraîcheur d'un amour de vingt ans.

Vingt ans ! C'était juste la différence de leurs deux âges; lui, allait décliner; elle, n'était pas encore dans tout son épanouissement. Et il restait écrasé par l'inexorable rigueur de ces chiffres qui se présentaient à son esprit comme une condamnation sans appel, sans recours, sans espérance d'aucune sorte.

Il protestait alors contre lui-même; il demandait grâce à sa raison. Qu'est-ce qu'aimer ? c'est appartenir par toutes les fibres, par le dévouement, par la tendresse, par les soins, par le respect, par la confiance à cet autre soi-même en qui l'on vit. Que peut-elle désirer que je ne sois prêt à lui donner ? Et il ajoutait avec un triste sourire : N'a-t-elle pas, dès la première heure, pris possession de ma volonté; n'a-t-elle pas changé mes goûts, mes habitudes rien qu'en me regardant, pauvre fou ?

Mais une autre voix répondait en lui : l'amour vrai assure le bonheur de la créature aimée aux dépens de son propre bonheur.

Et alors il se révoltait, et le flot d'amertume qui montait de son âme était si intense qu'il en était submergé.

Pendant ces nuits cruelles où Seguin se disait



toutes ces choses, Bonne se reposait des tristesses du jour; pour se consoler des caprices inexplicables de Seguin, il lui restait le souvenir de James; elle rêvait qu'il était Grand-Prix et portait une couronne; il venait la chercher pour la bénédiction nuptiale et la conduisait par la main vers la cathédrale d'Amsterdam. Le matin, fraîche et reposée, elle allait au-devant de son cousin, et voyant son visage sombre, ses yeux brûlés par l'insomnie, elle redevenait triste pour tout le jour.

Comme leur vie était changée, comme leur intérieur devenait maussade! Dans l'après midi cela allait encore, mais le soir, à l'heure de l'intimité, quel abîme entre leurs deux pensées! Quand la petite Auchoise avait installé la lampe sur la table avec son ouvrage à côté et le livre d'Adolphe et son fauteuil préféré, celui-ci soudain prenait son chapeau et lui disait d'un air contraint : « J'ai une course indispensable à faire, je vous laisse; ne vous ennuyez pas trop toute seule », et il s'en allait. Parfois il ne rentrait qu'à onze heures, quand Bonne dormait déjà dans sa chambre; mais souvent aussi il revenait brusquement sur ses pas, rentrait à l'improviste, inventait un prétexte quelconque pour expliquer ce nouveau caprice et retrouvait Bonne sous la douce clarté de la lampe voilée de dentelle, son ouvrage glissé de ses mains distraites, le regard perdu dans l'ombre de la grande pièce, les lèvres entr'ouvertes par un doux sourire, suivant un rêve charmant, le rêve de son jeune amour.

Il s'asseyait tout confus près d'elle, le pauvre vieux tuteur; il prenait son peloton, le dévidait et l'embrouillait jusqu'à ce que la jeune fille se fâchât en lui montrant l'étendue du désastre. Et il écoutait cette voix charmante, se disant qu'il ne pouvait vivre sans l'entendre, et c'était toujours le même cercle d'illusions, de rêves perdus, de désespoirs.

Elle, tout en grondant le maladroit, souriait gentiment, ou le regardait avec des yeux suppliants comme pour lui dire : O mon ami, qu'avez-vous, quel est donc ce mal que je ne puis guérir? Adolphe comprenait ce muet langage, mais il ne pouvait pas répondre, et prenant un livre pour avoir l'air de faire quelque chose, il regardait seulement l'ombre de la petite main qui passait devant la lumière chaque fois qu'elle tirait l'aiguille.

Tout en causant, Bonne cherchait toujours la cause de ce changement terrible survenu dans le caractère de son cousin; et une fois, assise en face de la glace, en relevant les yeux elle aperçut, dans l'encadrement du miroir indiscret, le visage de Seguin qui la contemplait avec une tristesse navrante.

— C'est moi qui le fais souffrir, maintenant j'en suis certaine, et se retournant les mains tendues vers Seguin :

— Mon ami, venez donc ici et causons, causons comme autrefois, voulez-vous? Ce serait si bon de recommencer.

— On ne recommence pas à mon âge, dit rudement Seguin qui rentra dans sa chambre et ne reparut pas de la soirée.

Bonne, absolument certaine maintenant que toute la peine d'Adolphe lui venait par elle, se répétait sans cesse : Que puis-je y faire, et d'où vient que ma présence l'afflige? Elle ne pouvait juger que par comparaison, et comme son cœur était rempli du souvenir de James et des espérances lointaines qui la soutenaient au milieu des chagrins de l'heure présente, elle se disait qu'il devait y avoir un équivalent dans la vie de son cousin.

De déductions en déductions, voici à quoi elle conclut : Adolphe voudrait se marier, son cœur a trouvé le cœur qui répond au sien, et je suis un obstacle à son bonheur. Il ne peut rien dire, parce que la moindre allusion serait comme un reproche de la place que j'occupe ici, et il souffre, ce qui le rend d'humeur inégale.

Ce n'était pas mal trouvé pour une petite Auchoise qui manquait d'expérience, et il y avait du vrai dans ses suppositions; mais où elle s'égaraient absolument, c'était dans la manière de combattre le mal, car toujours par comparaison, ne trouvant rien de plus doux que de parler de James, la voilà qui, pour faire du bien à Adolphe, se mit à dérouler devant lui des plans de bonheur à deux. Encore une fois elle fut brutalement interrompue, et cette nuit-là si le tuteur dormit mal, la pupille ne dormit pas du tout.

Bonne était sans expérience, mais brave et capable de lutter contre la douleur, elle pleura beaucoup en se répétant : « Je suis de trop, » et pour la première fois de sa vie sentit sa pauvreté et son abandon; mais elle n'eut pas un instant la pensée de spéculer sur la situation que lui faisaient ses fiançailles avec James pour prolonger son séjour rue des Blancs-Manteaux. Elle ne se dit pas : Plus que huit mois de patience, non; elle dit : Je suis de trop et je vais m'en aller. Cet exil sera peut-être très dur pour moi, mais mon cousin retrouvera la paix et disposera de sa vie à son gré.

Une fois fixée sur ce qu'il y avait à faire, elle s'occupa des moyens pour parvenir au but, et dès le lendemain se mit à l'œuvre.

Comme si la Providence voulût lui montrer la conduite à tenir, on avait précédemment parlé avec grands détails, devant elle, d'une pension de dames où la vie matérielle était à peu près suffisante, et qui était tenue par une femme recommandable. Elle savait l'adresse, elle prit une voiture et se fit conduire boulevard des Invalides. Elle trouva facilement la petite porte basse dont on avait parlé devant elle et sonna, tandis que son pauvre petit cœur battait bien fort.



— M<sup>me</sup> Faure ? demanda-t-elle à la servante qui vint ouvrir.

— C'est ici, Mademoiselle ; veuillez entrer au jardin, je vais aller chercher Madame.

La jeune fille eut tout le loisir d'examiner ce triste enclos dans lequel donnait la pension. C'était un carré sablé grand comme le salon de Seguin, avec un arbre au milieu et un mur tout autour ; à droite, un grillage derrière lequel des poules gloussaient en se roulant dans la terre ; de l'autre côté, une plate-bande où étouffaient quelques zinnias gris de poussière. Entre ces deux points extrêmes et l'arbre, une allée découverte, si étroite qu'on ne pouvait s'y promener à deux. Quand Bonne s'assit sur le banc qui faisait une ceinture verte à l'arbre jaune du centre, l'allée de gauche était occupée par une longue dame sur le retour, maigre, pâle, habillée de gris, tenant un tricot à la main et comptant ses pas, du mur de la maison au mur d'en face.

Le promenoir de droite était rempli par une autre vieille dame, petite, grosse, ronde, avec des lunettes sur le nez et des brides de soie violettes qui flottaient autour de sa tête, sans cesse en mouvement.

Elle marchait vite, envoyait avec ses pieds du sable aux pauvres zinnias qui n'en avaient certes pas besoin, puis, prise de pitié pour ces malheureuses fleurs, elle courut au tonneau enfoui derrière un plant de persil, y puisa de l'eau et vint déverser le contenu de l'arrosoir sur ses victimes.

De l'autre côté de l'arbre, toujours tricotant et toujours comptant ses pas, la grande femme maigre lançait des coups d'œil furtifs à sa compagne ; quand l'eau eut lavé les pétales incolores et se fut perdue dans le sable altéré, elle eut un haussement d'épaules significatif et murmura :

— En plein soleil, si ça a du bon sens !

Bonne pensait à ses fleurs à elle, à sa petite terrasse si charmante, à son joli salon, aux mille gâteries dont elle avait été entourée par Adolphe, et son cœur se brisait à la pensée que tout cela était fini et que, dans quinze jours, il faudrait écrire au pauvre cousin : « Je vous fais libre, soyez heureux, » car pour le lui dire, elle ne s'en trouvait pas le courage. Oh ! que cette minute dans le jardin de M<sup>me</sup> Faure laissait d'ineffaçables souvenirs de douleur et d'abandon dans le cœur de l'orpheline !

M<sup>me</sup> Faure vint la tirer de ses noires pensées ; elle lui vanta avec volubilité le bon air, la bonne société, la bonne table de la maison ; Bonne visita les chambres, en choisit une bien modeste tout en haut, donnant sur le boulevard, dont les arbres lui tiendraient compagnie, puis se hâta de sortir ; elle étouffait dans cette maison banale.

Elle rentra brisée rue des Blancs-Manteaux.

Ah ! que l'hôtel présidial lui parut somptueux, confortable, hospitalier ; que tout cela semblait lui dire : « Ne t'en va pas, Bonne. » Elle s'assit découragée, oubliant de retirer ses vêtements de promenade ; les gants de Suède roulés autour de ses poignets, l'ombrelle appuyée sur le bout de sa bottine, elle resta immobile et pensive ; la réaction venait avec toutes ses défaillances ; de grosses larmes tombaient lentement, elle ne les sentait même pas couler. Enfin, faisant un effort, elle se releva murmurant :

— Demain, j'irai chercher de l'ouvrage. Oh ! si James me savait si malheureuse, il accourrait...

Oui, il fallait qu'elle travaillât, car ses ressources actuelles ne la conduiraient pas loin, et ses maigres rentes ne pouvaient suffire à payer la pension de M<sup>me</sup> Faure, si modeste qu'elle fût. Bonne faisait admirablement la tapisserie, son talent était connu de la maîtresse du *Mouton-Blanc*, qui lui avait vendu plus d'un ouvrage, et elle s'adressa d'abord à elle.

Au *Mouton-Blanc*, on lui répondit :

— Nos dessins sont ombrés par des spécialistes, et nous avons plus d'ouvrières que de travail ; mais il y a souvent de l'imprévu quand il s'agit de satisfaire nos clientes. Par exemple, des *fonds* à terminer rapidement pour une date fixe, cela est très bien payé parce qu'il faut quelquefois y passer la nuit ; l'essentiel alors est d'aller vite, très vite. Si vous voulez essayer de ce genre de travail, nous avons là justement un tabouret à terminer ; mais il faut que vous m'assuriez que l'ouvrage sera prêt dans trois jours.

— Je vous le promets, dit Bonne, toute heureuse de ce premier succès.

Elle rentra en courant, monta l'ouvrage sur son métier et commença ; il n'y avait pas de temps à perdre, certes, et même en veillant bien tard, elle n'arriverait que tout juste.

Quand Adolphe rentra à la nuit, elle n'avait pas relevé les yeux de son métier ; elle avait des crampes dans les doigts, des papillons noirs voltigeaient devant ses yeux, son cou lui faisait mal, mais l'ouvrage avait bien avancé et elle était remplie de courage.

Le soir elle se dit fatiguée et rentra dans sa chambre ; elle alluma sa lampe et reprit son aiguille ; à minuit, ses yeux se fermaient malgré elle. Elle repoussa son métier, se mit à genoux pour faire sa prière, et s'endormit en disant au bon Dieu son chagrin et sa reconnaissance.

A cinq heures, elle était levée ; ouvrant sa fenêtre, elle dit bonjour au vieux clocher, et reprit son aiguille. Pendant trois heures, elle fit des points bruns autour des fleurs bleues et rouges du dessin. Alors un vertige la saisit : elle n'avait pas déjeuné, l'enfant gâtée, et son pauvre estomac protestait. Elle jeta un voile sur son travail et sonna. Florestine vint, apportant un lourd plateau d'argent sur lequel fumait le cho-



colat, entre les rôties et le beurre de chaque matin. Quel contraste... et comme tout disait à Bonne que sa nouvelle vie serait faite d'incessants sacrifices.

Voici le troisième jour, l'ouvrage est prêt. Bonne rapporte dans son gant une pièce d'or, prix de son premier travail. De plus, le *Mouton-Blanc* lui a donné une carte, avec recommandation, pour une maison de gros où elle trouvera toujours de l'ouvrage. Elle ira le jour même, pendant qu'Adolphe sera à la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Tout en haut de la rue d'Enfer, une plaque noire, à caractères jaunes, se balance au-dessus d'une porte un peu basse qui s'ouvre sur un couloir absolument obscur. L'écriteau porte : *ZAMISKI, laines et tapisseries.*

Bonne, arrêtée devant la maison du Polonais, hésitait à en franchir le seuil, car, vraiment, elle n'avait rien qui attirât. Pourtant, la jeune fille se décida et, en tâtant les murs du manche de son ombrelle, elle parvint jusqu'à l'entresol, poussa une porte et se trouva devant Zamiski.

Il était à son comptoir, assis gravement et inscrivant des chiffres qu'une voix de mégère lui lançait de la chambre voisine, tout en rangeant les paquets de laine correspondant à ces numéros.

Il y en avait partout de ces laines : sur les chaises, sur le comptoir ; on avait enlevé les portes pour avoir plus de jour et plus de place et, dans la pièce du fond, les paquets aux nuances innombrables montaient du sol au plafond. Une odeur de suint et de teinture se dégageait de cet amas, et il s'y mêlait une odeur de cuisine révoltante.

Bonne, très troublée, exposa le but de sa démarche. Au son de sa voix douce et distinguée, la mégère en caraco gras s'avança, le poing sur la hanche, d'un air menaçant, et lui répondit d'une voix aigre :

— Nous connaissons ça, des petites demoiselles qui viennent prendre l'ouvrage des pauvres ouvrières pour s'acheter des gants et des dentelles.

Bonne eut sérieusement peur, là, seule dans ce quartier perdu, entre ce juif au regard oblique et cette horrible femme ; elle fit instinctivement un mouvement de recul pour se rapprocher de la porte et murmura :

— Pardon de m'être trompée. M<sup>me</sup> Esther, du *Mouton-Blanc*, m'avait engagée...

Elle s'arrêta suffoquée ; la frayeur, la honte, le chagrin, lui coupaient la voix.

— Vous venez de la part de M<sup>me</sup> Esther ? dit vivement le vieux Zamiski ; eh ! que ne vous expliquiez-vous !

Il sortit de derrière sa forteresse, renversa toute une série de bleus indiens pour offrir une chaise à Bonne.

— Mademoiselle, que désirez-vous ?

La pauvre enfant, toujours effrayée, ne s'assit pas et dit ce qu'elle désirait. On lui confia un échantillon pour voir comment elle s'en tirerait, avec promesse de lui donner de l'ouvrage si elle réussissait ce premier essai.

Je l'ai dit, Bonne nuançait comme un peintre, et, tout de suite, on lui donna à échantillonner de beaux modèles ; le premier qu'elle monta sur son métier avait comme motif principal un dragon qui s'enroulait à des fleurs fantastiques, et dont les couleurs vives et fondues tout à la fois passaient du rose au vert par des transitions presque insaisissables ; ce n'était qu'un jeu pour elle. Aussi, chaque jour, les anneaux du reptile héraldique faisaient un progrès notable, et Bonne, du moins, se sentait rassurée sur l'avenir : un avenir de quelques mois après lequel James reviendrait la prendre... « Ah ! mon James, que vous souffririez si vous saviez que je quitte la maison de mon cousin ; mais il le faut, il le faut. »

Certes, l'humeur d'Adolphe était bien pour encourager la pauvre enfant dans sa résolution de le quitter pour lui rendre le repos. Chaque jour il était plus sombre, plus inexplicable dans ses changements brusques. Il ne s'occupait plus de rien et de personne ; un matin Florestine lui remit une lettre de Hollande. Il dit à Bonne : « J'ai reçu des nouvelles de James, » et ce fut tout.

La pauvre petite Anchoise pleura bien fort quand elle fut seule : cette lettre du jeune peintre avait été écrite surtout pour elle ; que de détails intéressants elle devait renfermer : mais Bonne n'osa rien dire, car elle craignait plus un mot sévère de son cousin que les grossièretés de Zamiski lui-même ; alors une nouvelle angoisse la prit au cœur et ne lui laissa plus de repos : Comment allait-elle annoncer son départ, comment s'y prendrait-elle ? Adolphe comprendrait-il la raison qui l'éloignait ; ne serait-il pas blessé du silence qu'elle avait gardé sur ses projets avec James... Elle ne pouvait pourtant pas se sauver comme une criminelle ; de parler elle n'en avait pas le courage. Alors elle prenait une plume et commençait une lettre où tout son cœur se répandait. Elle disait naïvement qu'elle avait peur de lui mais qu'elle l'aimait tant qu'elle s'en allait pour qu'il pût arranger sa vie à son gré ; elle lui disait qu'il ne devait pas s'inquiéter puisque, dans quelques mois, James reviendrait l'épouser... Et puis elle jetait la lettre au feu et en recommençait une autre toute pareille. Ah ! le plus difficile restait à faire ! Quels tourments, quelles hésitations ! « Oh ! maman, disait l'orpheline, ne m'aiderez-vous pas ? il faut que je parte, je n'ai plus que huit jours... Peut-être ai-je eu tort de prendre un parti semblable ; peut-être me suis-je trompée... mais non, je suis de trop ici et je dois m'en aller. Ah ! mère chérie, faites qu'il comprenne,



mon pauvre bon Adolphe, qu'il n'y a pas l'ombre d'amertume dans mon cœur.

Ce matin-là, il faisait tiède et la pauvre petite travaillait sur sa terrasse avec ardeur étant sûre que personne ne viendrait la déranger. Elle pensait aussi, et sa pensée était douloureuse à l'excès, aucun secours n'étant venu d'en haut pour l'aider à franchir ce pas difficile qui allait la séparer de son protecteur, de son ami.

Tout à coup, surgit devant elle la personne la plus faite pour ajouter à son trouble en ce moment.

Seguin pâle, les lèvres tremblantes, les yeux injectés, entra sans même frapper et vint droit à elle, une lettre bleue ouverte dans les mains. Il se heurta au métier, le rejeta avec violence contre le mur, en disant d'une voix courroucée :

— Qu'est-ce que cela ?

Bonne debout, au lieu de répondre lui lança un regard si rempli d'angoisse qu'il s'adoucit un peu, et lui montrant le papier qu'il apportait :

— Lisez cette lettre et expliquez-moi ce que je ne peux comprendre.

Elle jeta un regard sur la feuille et vit, en lettres de feu, le nom de Zamiski... Elle baissa la tête.

— Mais lisez donc, puisque je vous le dis; ou plutôt je vais lire, moi, et vous m'expliquerez...

Et d'une voix sombre il articula : « Mademoiselle, veuillez passer au magasin, nous dire « si le fauteuil au dragon sera bientôt prêt, « notre cliente le réclame plus tôt que nous ne « pensions; veuillez aussi nous faire savoir si « c'est cette semaine ou l'autre que vous déménagez. »

Bonne tremblait de la tête aux pieds; elle était là debout, terrifiée, se demandant si elle n'avait pas commis une mauvaise action, un crime, en voulant s'éloigner; elle devenait folle, n'avait plus une idée à elle, un tourbillon l'emportait... pourtant il fallait parler. Adolphe, toujours sévère, avait mis un doigt sur le travail commencé comme pour dire : La lettre ne ment pas, voici le dragon dont elle parle, c'est bien à vous qu'elle était adressée... si je l'ai ouverte par mégarde, c'est que la Providence voulait m'avertir de votre trahison...

Bonne se couvrit le visage de ses deux mains et commença une confession humble, touchante, où tout son cœur passait dans ses mots, où elle racontait ce qu'elle avait découvert des secrètes pensées de son cousin :

— Je vous faisais souffrir, voilà pourquoi je m'en vais; mais je vous aime toujours, et peut-être encore plus maintenant que je vois ce que je vous coûte.

Peu à peu, la colère d'Adolphe tombait et faisait place à la tendresse et à l'admiration; il voyait les doigts amaigris de cette vaillante enfant, l'abnégation de son cœur; il voyait aussi

sa honte de parler; car ses petites mains cachaient mal la rougeur qui de ses joues se répandait jusque sur son cou et sur son front penché; il lisait dans cette jeune âme le sacrifice généreux, la naïve imprudence, et il frémissait, car tout à coup un fol espoir venait de luire à ses yeux.

— Ainsi, Bonne, lui dit-il en prenant de force ses pauvres mains trempées de larmes, c'est pour m'éviter une peine que vous vous en alliez ?

— Oh oui ! il le faut, je le veux encore... vous êtes amoureux, mon cousin. Je le sens et je veux disparaître pour que vous épousiez celle que vous aimez. Il le faut, il le faut, répétait-elle avec cette opiniâtreté des enfants qui s'obstinent dans leur caprice.

— Vous m'aimez donc bien, chère petite ? ajoutait Adolphe, et cette fois c'était lui qui tremblait.

— Mais ne le savez-vous pas ?

— Et si tout mon bonheur, toute ma vie étaient en vous, Bonne, ma petite chère; si tant de souffrances mal dissimulées, puisque vous les avez devinées, venaient de ce que je n'osais vous dire mon douloureux secret ?

Bonne écoutait comme dans un rêve; elle commençait à comprendre, peu à peu la lumière se faisait, car Adolphe surpris par les aveux de sa pupille, parlait à son tour, sans que rien pût l'empêcher de dire ses luttes, ses désespoirs et son amour. Puis effrayé, il voulut reprendre son aveu; il ne pouvait pas, son cœur si longtemps contenu, découragé, pressuré, trouvait enfin à se répandre, et il disait sa tendresse infinie, où il y avait de radieuses espérances et de poignants regrets de n'avoir pas mieux à offrir, la jeunesse, la beauté, tout ce qui fait l'orgueil et l'amour d'une femme.

Bonne le regardait fixement; elle voyait son fiancé au loin, travaillant pour la conquérir, se fiant à sa constance, et devant elle son bienfaiteur, son unique ami, s'en remettant à elle du soin de le faire heureux, et de lui payer sa dette de reconnaissance. Que faire, que dire, où chercher un refuge, comment oublier ?

Elle ferma les yeux et dit tout bas :

— Maman, où est le devoir ?

-- Ici ! sembla lui répondre celle qui n'était plus.

Bonne rouvrit les yeux et fit un pas vers Adolphe; elle lui prit les mains comme tout à l'heure il avait fait avec elle, et lui dit avec un sourire égaré :

— Je vous confie mon bonheur, et je ne vous quitterai plus.

Puis elle chancela et tomba à la renverse en poussant un cri de désespoir : James !

Ce fut au tour de Seguin de comprendre tout, jusqu'au fond; mais il fallait secourir la pauvre enfant avant de penser. Il appela Florestine



et tous deux l'étendirent sur son lit. Elle était blanche comme la mort, et son visage portait l'expression d'une douleur sans bornes.

— Allez chercher le médecin, dit Florestine, pendant que je vais la déshabiller; la voilà qui revient à elle, ce ne sera qu'un évanouissement.

Adolphe partit comme un fou. Quel désordre dans la tête du pauvre malheureux! Il avait dit son secret — Bonne consentait à devenir sa femme — et il fallait qu'il renoncât à elle, à ce suprême bonheur; il fallait qu'il refusât la petite main qui s'était mise dans la sienne tout à l'heure, qu'il renoncât à son rêve — un nom était venu aux lèvres de l'enfant expirante, un nom qui évoquait l'image de la jeunesse, de la grâce, de la tendresse forte, de tout ce qui fait qu'on est aimé, qu'on aime, qu'on rend le bonheur reçu rien qu'en l'acceptant!

James! c'est lui qu'elle a appelé, et c'est moi qui la fais mourir!

Il arriva chez le médecin qui avait secouru M<sup>me</sup> Fadeuil il y avait un peu plus d'un an. Encore un rapprochement funeste... était-ce la mort qui avait touché de son aile cette jeune vie?... Il allait le savoir et entraînait en hâte l'homme de l'art, heureusement chez lui à cette heure.

Adolphe embrassait le passé, l'avenir, il reconnaissait son aveuglement quant à James, quant aux démarches de Bonne, ses travaux, ses tristesses, sa douce soumission; chaque incident de leur vie pendant cette année frappait son esprit et torturait son cœur. Et aussi défilaient avec une prodigieuse netteté ses plus chers souvenirs: la confiance, la douce affection, la pure naïveté de ce cœur qu'un autre ouvrait à la vie tandis que lui en respirait le parfum. Comme si les fleurs s'épanouissaient pour les Adolphe Seguin! Allons donc!...

Pendant qu'il allait ainsi, brisant en hâte toute espérance, Bonne revenait tout doucement à l'existence et heureuse de se sentir revivre, elle oubliait le cruel chagrin qu'elle avait laissé tout à l'heure aux portes du tombeau. Elle ouvrait les yeux, regardait autour d'elle, apercevait par la fenêtre un coin du ciel, quelques branches de vigne se balançant au-dessus de la terrasse, les objets familiers à sa vie de chaque jour, la grosse figure de Florestine au pied de son lit; elle referma les yeux et voulut voir en elle comme elle voyait les choses extérieures, mais la commotion avait été trop forte, elle ne se rappelait plus bien, ce qu'elle découvrait était très vague, sa confiante jeunesse, son besoin d'être heureuse engourdisaient les souvenirs cuisants et un grand repos l'enveloppait.

Quand le médecin entra, il vit sur l'oreiller une jeune tête un peu pâle, des yeux alanguis;

Bonne lui fit un petit signe de la main comme pour lui dire: Ne me parlez pas, je vais dormir, et le médecin sourit aux inquiétudes d'Adolphe. Ce ne serait rien, et une nuit de repos suffirait à remettre la jeune fille.

Bonne ne vit pas son cousin de tout le jour; elle entendait son pas jusqu'à la porte de sa chambre, il s'y arrêtait un moment, puis s'éloignait de nouveau. Bonne alors toussait doucement comme pour lui dire: Je vous entends, vous venez savoir comment je me trouve; merci.

La douleur était clémente à Bonne, son sacrifice avait été si prompt, si généreux, si entier, que Dieu lui en tenait compte en ne lui rendant le sentiment de la réalité que peu à peu, afin que son pauvre cœur pût s'y habituer. Elle vit d'abord le dévouement, l'affection de son cousin, leur vie commune sous son jour le plus paisible; elle sentit cet inexprimable bonheur que l'on éprouve à vivre quand on s'est senti mourir. Ce ne fut que tard dans la soirée, lorsque Florestine eut allumé une veilleuse et mis un matelas par terre pour passer la nuit dans la pièce voisine, que Bonne, bien seule avec sa petite lumière, se souvint que James l'aimait et qu'elle aimait James: l'âme se réveillait enfin. Elle joignit les mains sur sa couverture et pleura doucement. Les larmes tombaient en sonnant comme des grelots sur la toile de l'oreiller, et elle écoutait cette musique triste et apaisante qui finit par la bercer et l'endormir.

Quand elle se réveilla le lendemain un peu lasse et encore bien étourdie, il était tard; Florestine avait fait disparaître son matelas, et M<sup>me</sup> Raymond, assise au chevet de la jeune fille, tricotait une brassière pour les pauvres, en épiant son réveil. Elle embrassa la dormeuse, secoua son oreiller, lui dit d'affectueuses paroles et lui annonça que son cousin, appelé subitement en province pour ses affaires, était allé, la veille au soir, la prévenir de l'indisposition de sa pupille, et la prier de le remplacer à son chevet; il serait absent trois jours et désirait beaucoup que Bonne se trouvât chez elle pour son retour, mais d'ici là il lui donnait congé. « Et j'en profite pour vous emmener chez moi; vous m'aidez à faire mes paquets et nous partirons demain pour la campagne; M. Raymond reviendra à Paris en temps utile pour vous remettre aux mains de M. Seguin. »

M<sup>me</sup> Raymond ne savait rien, mais l'évanouissement de Bonne, les affaires subites d'Adolphe en province, sa figure décomposée quand il était arrivé rue de Rennes, lui faisaient pressentir quelque événement considérable, et elle faisait tout son possible pour entrer dans les vues de leur ami, en ôtrisant la petite malade.

Bonne avait une reconnaissance infinie à son cousin de son départ qui lui permettait de se



ressaisir; elle redoutait beaucoup la présence d'Adolphe, ne se doutant pas, la petite malheureuse, qu'il la redoutait encore plus qu'elle, depuis qu'il avait surpris son amour pour James. Elle se leva rassurée, et quoique bien faible, elle accompagna M<sup>me</sup> Raymond chez elle, en attendant qu'elle la suivit à Enghien.

Bonne ne parla pas pendant cette première journée; elle regardait machinalement, se levait de temps à autre, prenait un objet, l'enveloppait d'un journal ou le pliait soigneusement, le présentait à M<sup>me</sup> Raymond qui le plaçait dans un coin vide de sa malle, et s'en retournait en silence se blottir dans le vaste fauteuil où elle s'était installée en arrivant.

— Vous êtes encore souffrante, ma petite, disait M<sup>me</sup> Raymond en lui passant la main sur les cheveux; ne parlez pas, ne pensez pas, ne bougez pas.

Bonne souriait sans répondre... Qu'aurait-elle dit?

Au milieu de cette torpeur, elle pensa tout à coup à la tapisserie qu'elle devait rendre à jour fixe, et s'inquiéta de son manque de parole; quand Florestine vint au moment du départ prendre ses ordres, la jeune fille voulut lui indiquer ce qu'il y aurait à faire à ce sujet :

— Ah! la vilaine bête qui est sur votre métier? Ne vous en occupez pas, Monsieur m'a envoyé, rue d'Enfer, dire qu'elle lui plaisait et qu'il la gardait pour lui, répondit Florestine.

Bonne eut un frisson en entendant ces mots... Pauvre Seguin, il avait pensé à tout!

Ce qui torturait maintenant le cœur de la pauvre petite, c'était la pensée que James ignorait tout et vivait avec la douce espérance qu'elle n'avait plus. « Je lui écrirai aussitôt que mon tuteur sera de retour; qu'importe maintenant si je manque aux conditions imposées par M. Darcet, puisque je n'épouserai pas James! » James, James, un nom qu'il fallait désapprendre à son cœur! Un nom qu'il fallait oublier...

Que faisait donc Adolphe pendant que sa petite chère se débattait contre les souvenirs, contre son amour? — Adolphe, sûr que l'évanouissement de Bonne n'avait rien de grave au fond était allé, le soir même de ce malaise, chez M. Darcet, et avait eu avec lui une longue conversation après laquelle il avait pris le train pour Amsterdam. Il débarquait au matin, se faisait conduire chez James, et le surprenait au moment où celui-ci allait commencer sa journée de travail. James pensa tomber à la renverse en voyant Seguin entrer avec un visage solennel et des traits décomposés par la souffrance, la fatigue et l'émotion; sans même lui dire bonjour, il s'écria : — Vous ici! Bonne est malade!

Adolphe eut un douloureux sourire. James se trahissait comme la petite Auchoise s'était trahie; ils s'aimaient...

— Rassurez-vous, lui répondit-il, elle va bien maintenant, quoiqu'elle ait été un peu souffrante; je ne viens vous apporter que de bonnes nouvelles; mais laissez-moi m'asseoir, car je suis un peu las.

Il se laissa tomber sur un siège, et reprenant haleine avec effort, car en vérité sa fatigue était extrême :

— J'ai trouvé un acquéreur pour *La petite Auchoise*, lui dit-il d'une voix mal assurée.

— Je ne veux pas la vendre, répondit James. Adolphe tressaillit.

— Et si on vous en offrait cinquante mille francs?

James rit.

— Je suis bien sûr que je n'aurai pas à discuter avec cette tentation, répondit-il; mon travail ne vaut pas cela, mais pour moi cette œuvre est sans prix.

— Alors vous refusez?

— Ah ça, est-ce pour vous moquer de moi, cher ami, que vous avez fait le voyage de Hollande?

— Pas précisément.

Tandis qu'ils échangeaient amicalement ces mots, James débarrassait Adolphe de son chapeau, de sa pelisse (il l'avait emportée, le malheureux!). Il y eut alors un silence, le voyageur savourait l'amertume de son sacrifice; il dit après une pause :

— Et si on vous offrait l'original en échange?

— Qui est l'original? demanda James qui ne comprenait rien à tout ceci, car l'air étrange et sombre d'Adolphe ne lui permettait pas de croire à l'annonce d'un heureux événement.

— L'original, c'est moi, cria Seguin dans un paroxysme de souffrance qui donna un son étrange à sa voix creuse.

— Il devient fou, pensa le jeune homme; alors il s'approcha de lui, posa une main fraîche sur ce front brûlant et ravagé, sur ses épaules, et il murmurait doucement : Mon bon ami, mon cher Seguin!

Adolphe se laissait faire et disait de temps à autre :

— Vous m'aimez bien, James; Bonne aussi m'aime bien, la douce créature!

Enfin se secouant, car il sentait que son émotion grandissait :

— Ecoutez-moi, James, mon enfant; j'ai eu beaucoup de souci parce que notre petite Auchoise est tombée malade du chagrin d'être séparée de vous. Alors je suis allé trouver votre père, j'ai obtenu qu'il revint sur sa détermination en lui disant que Bonne apporte une dot à son mari et que vous n'aviez pas besoin d'attendre la célébrité pour l'épouser. Et je vous dis, à vous, en échange donnez-moi votre tableau : *La petite Auchoise* venant frapper à ma porte...

Il se leva vivement, l'émotion l'étouffait, et



aussi les bras robustes de James qui laissait éclater une joie sans pareille.

— Attendez, attendez, disait-il, je pars avec vous, je veux la voir tout de suite. Oh ! mon ami, mon bienfaiteur, mon cher grand frère, que je vous aime !

— Alors vous ne me l'enlèverez pas, vous viendrez habiter ma maison ? reprenait Seguin.

Oh ! qui dira ce qui se passait alors dans ce cœur héroïque, la joie de la joie des autres, la force de l'abnégation, l'espérance lointaine de voir un jour sans frémir ces deux enfants lui devoir leur bonheur...

Adolphe et James arrivèrent à Paris ensemble ; ensemble ils montèrent l'escalier de la maison présidiale. C'était le soir du troisième jour ; Bonne tremblante était assise dans son petit salon, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, lorsque le marteau de la grande porte résonna bruyamment.

— Le voici ! Mon Dieu, ne m'abandonnez pas.

Mais elle prête l'oreille et rougit subitement. Ah ! quelle erreur est la sienne, il lui a semblé reconnaître le pas de James à côté de celui d'Adolphe ; il faudra pourtant qu'elle cesse de le voir partout, ce cher mort de son cœur.

Adolphe entre, il prend les deux mains de la jeune fille et la regarde longuement.

— Comment allez-vous ? lui dit-il avec douceur.

— Bien, merci ; mais vous paraissiez fatigué, vous ?

Ils s'asseyent embarrassés ; que se dire quand le cœur est plein et qu'on ne veut pas parler de ce qui le remplit !

— Voulez-vous prendre quelque chose, mon cousin ?

— Tout à l'heure ; avant cela, écoutez-moi, mon enfant. Vous rappelez-vous la dernière parole que vous m'avez dite avant de vous évanouir ?

— Oui, répondit Bonne avec un sourire d'ange, et je vais vous la répéter : « Adolphe, je vous confie le soin de mon bonheur, et je ne vous quitterai jamais. »

Oh ! comme elle tremble la petite vaillante, comme elle a peur de faiblir.

— Vous avez encore dit autre chose.

— Je ne me souviens pas.

— Peu importe ; voici maintenant ce que j'ai fait pour répondre à votre confiance. J'ai pris le train d'Amsterdam et je vous ramène James Darcet, que je charge du soin de faire votre bonheur ; comme cela, vous serez heureuse et vous ne me quitterez pas.

Bonne se leva toute droite, elle ouvrit les bras et se jetant sur la poitrine de son tuteur :

— Oh ! que je vous aime, vous ; oh ! que vous êtes le meilleur des hommes et que j'étais indigne de partager votre vie !

Adolphe se dégagea doucement, prit la lampe : « Venez, il vous attend dans mon cabinet, » et les pieds toujours en dehors, le chapeau en arrière, sa loutre sur les épaules, il marcha devant Bonne.

Que se dirent les deux jeunes gens ? je ne vous le répéterai pas, car vous le devinerez sans peine ; seulement, lorsque ce fut le tour de Bonne de raconter ce qui s'était passé, Adolphe se retourna vers sa cousine et mit un doigt sur ses lèvres ; la petite Auchoise comprit quel secret d'héroïsme devait mourir entre eux.

Ils sont mariés depuis cinq ou six mois, James est toujours chez maître V. Bonne achève un petit bonnet dont elle coiffe orgueilleusement son poing. A l'étage au-dessous, Adolphe, qui revient d'un long voyage, met en ordre ses papiers. Il est confortablement assis dans un fauteuil que décore un dragon vert à ailes roses, et comme il a retrouvé toutes ses notes, il se met à la besogne et recommence la dernière phrase de son travail pour le continuer.

« Ce fut en 1781 et non pas en 1780, comme l'affirment plusieurs auteurs, qu'on découvrit, par le plus grand des hasards, qu'une partie de la correspondance de Sébastien Bach, qu'on croyait détruite à la suite de son... »

Sa plume vole, on dirait qu'il veut rattraper les deux ans perdus ; quand il a écrit toute une page de sa grosse écriture serrée, il se renverse dans son fauteuil, regarde la *Petite Auchoise* qui frappe toujours à sa porte, et il sourit. « J'étais fou, pense-t-il, et le vrai bonheur est bien celui que je goûte maintenant. »

Il l'a payé cher ce repos de son cœur, si l'on en croit ses cheveux devenus blancs et ses yeux voilés par un nuage qui ne s'efface que rarement ; mais patience, Bonne sait quelqu'un qui arrivera bientôt dans cette maison, et saura bien le guérir tout à fait.

Seguin aussi attend ce nouvel hôte, et il se remet à l'ouvrage en se disant : « Je dois finir ce travail avant quatre mois, car après, je n'aurai plus le temps de rien, il faudra bercer son fils. »

Les *Recherches sur Bach* ont été couronnées par l'Académie, et le fils de Bonne s'appelle Adolphe ; il a les yeux bleus et quatre cheveux tout droits sur la tête. — Seguin trouve qu'il lui ressemble ; c'est bien possible.

C. DE LAMIRAUDIE.

FIN



# REVUE MUSICALE

Théâtre Lyrique de l'Eden : *Samson et Dalila*; *La jolie fille de Perth*. — Opéra. — Opéra-Comique. — M. F. Thomé, à l'Odéon. — Nouvelles et nouveautés.



L'importe peu de rechercher si le poème de *Samson et Dalila*, écrit par M. F. Lemaire, est absolument conforme à la tradition biblique. L'inévitable obscurité qui règne

dans l'histoire des temps anciens laisse aux librettistes une marge favorable à leur fantaisie. Il serait injuste de les critiquer s'ils en profitent, lorsqu'on voit, d'ailleurs, avec quelle aisance ils en usent lorsqu'il s'agit d'adapter à la scène les sujets puisés dans l'histoire moderne. Mais il est permis de regretter dans celui qui nous occupe, que la beauté des vers ne soit pas toujours à la hauteur des belles situations qu'il renferme, ce qui en affaiblit l'intensité. Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que malgré cette observation, le poème de M. F. Lemaire ne manque ni d'intérêt ni de mouvement scénique.

Comme nous le disions à l'époque de la première de *Samson* à Rouen, près de vingt ans séparent sa naissance de celle d'*Ascanio*, et le jeune maître était déjà un savant harmoniste, un érudit inspiré, pourrait-on dire, si ces deux mots n'avaient l'air de se porter ombrage.

Après un prélude de conception originale, le premier acte débute par le « chœur des Hébreux » qui se lamentent dans leur captivité. Samson relève leur courage et les console dans une magnifique invocation : *Le Seigneur est avec moi!* que ses frères électrisés reprennent à l'unisson : c'est d'un superbe effet. Très beau mouvement de scène aussi, au moment où Abimelech venant provoquer les Hébreux, Samson le frappe de sa propre épée qu'il lui a arrachée.

L'insurrection triomphe, le grand-prêtre et ses philistins sont remplis de terreur et ils l'expriment dans un chant dialogué, d'une expression presque sauvage. Mais une heureuse opposition amène de larges et harmonieux accords qui annoncent le lever du soleil. Un chant d'actions de grâces sort de toutes les poitrines des révoltés : c'est un morceau du plus grand style. Bientôt Dalila fait son entrée et l'acte se termine sur le ravissant « chœur des jeunes filles », par la phrase de Dalila : *Printemps qui commence*, et la « danse des prêtresses », dont M. Colonne

avait déjà fait connaître le poétique charme.

En commençant le deuxième acte, on retrouve aussi l'air remarqué à juste titre dans les concerts : *Amour viens aider ma faiblesse*, que Dalila (Rosine Bloch) chante à ravir. Après une scène entre elle et le grand-prêtre, on arrive à la page dominante de l'ouvrage : son « duo » avec Samson. Le compositeur a trouvé là des accents dramatiques d'une rare puissance à côté d'inspirations d'une pénétrante grâce, qu'accompagnent les combinaisons orchestrales les plus neuves. Le « Cantabile » qui coupe ce duo en deux parties est d'une admirable expression.

Le troisième acte renferme des parties symphoniques de premier ordre. Les airs de ballet sont d'une facture svelte et originale. Le « finale » est d'un merveilleux coloris avec son crescendo d'une saisissante sonorité. *Samson et Dalila* était digne de l'Opéra. C'est une œuvre qui restera peut-être plus que le charmant *Ascanio*. M. Saint-Saëns peut se consoler si elle n'y est pas entrée d'emblée.

Le public n'a pas ménagé les ovations à Dalila, rôle dans lequel M<sup>lle</sup> Rosine Bloch a fait une rentrée triomphale. Talazac est un Samson de race et Bouhy, dont le beau style mettait en valeur le magistral personnage du grand-prêtre Dagon, est une précieuse acquisition pour M. Verdhurt. L'orchestre et les chœurs ne méritent que des éloges.

Mais il n'en a pas été de même pour *la Jolie fille de Perth*, dont l'exécution en certaines parties a laissé à désirer. De plus la partition de l'auteur de *Carmen* avait été écrite hâtivement. Elle fut représentée vers la fin de 1867. Vingt-trois ans sur l'ouvrage d'un jeune modifiant, changent entièrement le goût du public, qui, du reste, se renouvelle pendant cette période.

Les quatre actes de MM. de Saint-Georges et Jules Adenis ont été tirés du roman de Walter Scott qui porte le même titre. La lecture du célèbre romancier anglais est souvent permise à la jeunesse, et nos abonnés ont pu lire ou liront les épisodes choisis par les auteurs, dans le roman de *la Jolie fille de Perth*, Catherine-Simon Glower.

Cette œuvre n'est pas une des meilleures de Bizet. Mais en certaines tentatives instrumentales on sent que déjà le musicien cherche sa voie et la trouve souvent. Ainsi, le premier acte accuse l'indécision du compositeur qui hésite entre les procédés de son maître, Halévy, et ceux de l'école italienne.

Au deuxième, au contraire, le meilleur de l'ouvrage, sa personnalité s'affirme, son harmo-



nie devient une trame sur laquelle l'inspiration jette de séduisantes couleurs, comme dans la « Danse Bohémienne », la « Sérénade », la « Chanson à boire », et nombre de motifs d'une grâce parfaite.

Le troisième acte contient un bon « duo », une « cavatine », et un beau « finale ». Dans le quatrième, beaucoup d'originalité et de vigueur, des ensembles d'un bel effet, soutenus par une instrumentation de premier ordre, tel que : le « chœur des Valentins » qui a été bissé, car de même que pour *Samson et Dalila*, l'orchestre et les chœurs ont été excellents.

Nous avons dit que l'exécution n'avait pas été parfaite, et nous avons le devoir de dégager entièrement la responsabilité de MM. Engel, F. Boyer, Isnardon, etc., qui ont fait preuve de grand talent et sont des chanteurs du meilleur style. Dans le camp féminin, au contraire, M<sup>lles</sup> Mézeray et Haussemann ont été très faibles, mais elles ont pris leur revanche aux représentations suivantes. Du reste M. Verdhurt pouvait se consoler avec le succès de *Samson et Dalila*, qui grandit chaque jour.

A l'Opéra, malgré *Faust*, *Ascanio*, *Roméo et Zaire*, M<sup>me</sup> Caron avec *Sigurd*, est toujours la reine de la recette comme du talent le plus exquis. Quant au *Mage* de Massenet, il commence à s'acclimater et il espère que quelque nouvelle *Salammbô* ne viendra plus le déloger.

Chez M. Paravey on ne se refuse plus rien. Avec les meilleures pièces du répertoire et l'inépuisable *Basoche*, il a donné une excellente reprise du *Dimitri* de V. Joncières. On pense que le *Benvenuto* de Diaz sera bientôt prêt. Ce sera du fruit nouveau pour notre prochaine chronique dont nous consacrerons une partie aux grands concerts Colonne et Lamoureux, qui ont repris leurs brillantes luttes.

Nous espérons avoir à parler ce mois-ci de la musique de Berlioz, et voilà que c'est le nom de M. F. Thomé qui se glisse sous notre plume ; qui donc avait dit et écrit que la magnifique traduction du *Roméo et Juliette* de Shakspeare, de M. Georges Lefèvre, serait accompagnée par les motifs de celui de Berlioz ? Du reste, la beauté et le succès de cette œuvre laisseraient forcément dans l'ombre toute partie musicale, fût-elle du plus grand. Nos attributions purement lyriques nous permettent seulement d'ajouter que M. F. Thomé a écrit une importante partition dont les harmonies discrètes entourent délicieusement l'œuvre superbe de M. G. Lefèvre. C'est ravissant, et la poésie intense qui se dégage des vers admirables de l'auteur semble avoir pénétré le musicien comme elle pénètre le public.

La Société chorale d'Amateurs a repris ce mois-

ci ses réunions, qui ont lieu le mercredi à trois heures trois quarts, pour les dames, au siège de la Société, 20, rue Saint-Lazare. Nous avons dit à nos lectrices tous les avantages artistiques qu'elles trouveraient à en faire partie. Pour s'en rendre compte il suffit de s'y rendre et prendre connaissance des statuts et règlements qui la régissent depuis vingt-sept ans.

Parmi les nouveautés de la saison, nos lectrices retrouveront avec plaisir le nom de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien, l'auteur du *Menuet de l'Impératrice*, ce charmant opéra-comique publié récemment pour elles. Voici trois compositions de cette éminente musicienne. *Derbouka* (échos de la rue du Caire), pièce légère, originale, assez facile pour piano, est des plus intéressantes. Sa remarquable composition pour chant, violon et piano, sur le poème de Lamartine : *La Prière*, est d'un beau sentiment religieux. Le style en est magistral et l'effet grandiose. *L'Etoile* est une poétique mélodie sur un ravissant poème d'E. Guinand, une inspiration très élevée comme paroles et comme musique. Editeur : J. Naus, 12, faubourg Poissonnière, ainsi que pour *Derbouka*. *La Prière*, chez Durdilly, 11 bis, boulevard Haussmann. Elle est bien séduisante la *Sérénade Orientale*, de Ch. Nicosias, dont le poème de V. Sinano et la musique ont une couleur locale exquise. Pour piano, bonne moyenne force, le *Tango espagnol*, de J. Albeniz, est d'une facture sobre, d'une grâce caressante, avec une pointe d'originalité ; grand succès. On peut en dire autant de la valse d'Eug. Satias : *Daphné*, dont le beau *Cantabile* en introduction, les motifs variés dans une élégante expression et la brillante *Coda*, en font une des plus attrayantes danses de la saison ; très moyenne force. Editeur : veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre. La *Noce Bohême*, de F. Palfy, est une mazurka d'allures distinguées, d'un sentiment mélodique tout de charme et de légèreté ; assez facile. Avec cela une polka brillante et légère : *Le Grillon*, saute, saute toujours et lance gaiement sa note joyeuse ; facile. — Pour guider soi-même les enfants dans leurs premières études, rien ne convient mieux que le *Petit Solfège élémentaire et progressif* de M<sup>me</sup> H. Follet, professeur de chant et solfège dans les écoles de la ville de Paris. Prix, broché : 1 fr. 20 ; cartonné : 1 fr. 50. Les leçons contenues dans cet utile ouvrage sont graduées avec soin et rendront de réels services dans la préparation des élèves, sous le rapport des difficultés de mesure, d'intonation et de lecture. En vente au bureau du journal ; ajouter 0 fr. 25 pour recevoir franco.

MARIE LASSAVEUR.



# CAUSERIE



**J**e suis prisonnière ! prisonnière de la neige, et je ne m'en plains pas, puisqu'elle m'a enfermée dans un beau château, tout au fond de grands bois où il fait bon vivre au milieu de ses amis.

Il faut nous suffire à nous-mêmes ; je parle des gens sérieux, car pour la jeunesse, une pièce d'eau gelée attend les lames des patins :

— Voulez-vous visiter ma maison et mes armoires ? nous propose la châtelaine qui sait qu'il y a là ample matière à distractions.

Toutes les femmes sont curieuses et, quand il neige à six cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer et en pleine solitude, cette curiosité est décuplée ; nous acceptons avec enthousiasme.

On n'imagine pas combien une maîtresse de maison intelligente et entendue peut embellir son intérieur rien qu'avec son art de mettre en lumière les ressources dont elle dispose ; c'est ainsi qu'en avançant dans cette visite domiciliaire, je constatai avec étonnement que les plus jolies chambres n'étaient pas les plus riches en meubles, mais celles où on avait tiré parti d'un mobilier désassorti ou d'une forme défectueuse. Je me rappelle pour vous, mes lectrices, une certaine chambre trop longue, avec une porte malencontreuse dans un angle, qui était devenue la plus jolie de l'étage, grâce au lit de bout et aux pans coupés qui l'entouraient ; ces pans coupés étaient figurés par des draperies à l'italienne, tout ce qu'il y a de plus facile à monter, deux rideaux relevés l'un près du plafond, l'autre à mi-hauteur ; dans le pan coupé de droite, une planche à tringle occupe le triangle et sert de toilette. Sous le volant mobile enfilé à la tringle, on cache les seaux et, sur la planche, on fixe avec des épingles une jolie nappe à grandes initiales qui s'enlève et se renouvelle facilement. Tout cela est amusant à faire, à préparer, et le moindre ouvrier de village, sachant tenir un marteau et un rabot, devient un menuisier habile sous une direction intelligente. L'autre pan coupé simulait l'antichambre et dissimulait la boiserie de cette bête de porte dont j'ai parlé tout à l'heure.

Mais nous voici dans les grands appartements et nous terminons cette visite par le domaine particulier de la maîtresse de céans. Ah ! que tout est joli et fin dans cet intérieur, depuis le lit à colonnes, dont le couvre-pied a des cabochons sertis dans le chiffre armorié, jusqu'aux

tables surchargées d'objets élégants : nécessaires, baguiers, boîtes à poudre, buvards, etc. Et l'armoire à linge ! Un vieux bahut dont les panneaux de bois ont été remplacés par des glaces biseautées ; nous l'ouvrons et, approchant des tabourets devant cette porte tentatrice qui nous montre à moitié ses trésors, nous nous y installons pour faire l'inventaire de toutes ces merveilles. Chaque rayon est recouvert d'un grand sachet de satin blanc peint de fleurs délicates et, sous le sachet, les batistes roses, les Valenciennes, les broderies fines ; des chemises qui passeraient dans une bague, des jupons de soie couleur de soleil et couleur de lune comme ceux des contes de fées. Tout cela plié, plissé, gaufré... Tout à l'heure nous irons voir la lingerie, où se repassent ces merveilles, mais auparavant il nous reste les mouchoirs, les fanfreluches de la toilette d'une femme élégante à examiner.

Dreling, dreling, on sonne le dîner ; déjà ! Nous avons encore un quart d'heure, allons vite voir cette lingerie où s'élaborent tant de jolis travaux. Deux femmes de chambre nous reçoivent à la porte, comme les envoyées d'une souveraine à l'entrée de leur département ; l'une fait manœuvrer le cylindre qui repasse le linge droit, serviettes et draps, l'autre ouvre les immenses armoires remplies de toiles pliées dans tous les formats, avec des rubans de différentes couleurs pour distinguer les douzaines. Voici des piles de torchons bis ; ici les serviettes de coton pour les verres ; là, celles de l'argenterie. Le linge damassé, éclatant de blancheur, occupe tout le fond de la pièce. On voit une série de petites nappes brodées en couleur, avec des franges, pour mettre dans les plateaux des déjeuners du matin ; des chemins de table rouges, bleus, bis ; services à thé, que sais-je ! Tout cela donne envie de travailler et c'est avec des projets plein la tête que nous nous acheminons vers la salle à manger. Les patineurs, eux aussi, ont des visages méditatifs, surtout les plus jeunes, que le froid, l'exercice et la faim rendent muets. Peu à peu les enfants s'engourdissent sous l'influence de la douce chaleur et de la bonne table ; en voilà un qui s'incline, il faudra faire la prière aussitôt après le dîner si on veut qu'elle soit faite et, pendant que circulent le café et les liqueurs, Fraulen emmène le jeune peuple procéder à sa toilette de nuit.

— Vous allez les voir en robes de chambre longues, avec des capuchons, nous dit la jeune mère en nous introduisant dans le quartier des enfants.

Imaginez une immense galerie, ce que de nos jours on nomme hall. Le long du mur, des



bahuts, des stalles, des coffres en vieux noyer sculpté, de toutes les formes et de toutes les époques; quelques tables aux pieds tors, des fauteuils antiques et, courant au milieu de ce décor sévère, un cheval mécanique, un âne à bascule grand format, des chaises de poupées, une dinette servie, un orgue à manivelle qui fait danser un singe; chaque fenêtre, et il y en a cinq, renferme dans son embrasure une installation différente, sans oublier celle de l'institutrice. Quand nous entrons, l'orgue joue et quatre diabolins, habillés en moine, tournent en rond et poussent des cris de joie, préparation éloignée pour bien faire la prière, comme disent les livres de méditation. La mère frappe dans ses mains d'un air très choqué; les petits moines cessant de tourner et de crier, viennent se ranger autour d'elle... Oh! le joli tableau, toutes ces petites mines roses, toutes ces boucles blondes qu'on aperçoit sous le capuchon des robes de bure blanche, et ces attitudes naïves de l'enfance, et cet orgueil maternel qui éclate dans le beau sourire de la mère!

Nous nous mettons à genoux : « *Au nom du Père...* » Tout va bien jusqu'à l'examen. Alors la voix de la chère maman devient plus grave : « Examinons-nous sur les fautes commises envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. » (Silence profond de quelques secondes.) Puis la voix continue : « Louis a mordu Marguerite parce qu'elle lui refusait sa tartine; Marie a été malhonnête avec Fraulen... » Deux capuchons s'abaissent extrêmement pendant ces courtes phrases et la prière s'achève. Quand elle est finie, Marguerite et Louis s'embrassent en pleurant, Marie demande pardon à sa Fraulen, et tout le petit monde s'endort apaisé.

Je repasse par la grande galerie, déserte; une seule lampe éclaire sa profondeur. Par une des petites vitres plombées j'aperçois la lune; elle verse sa douce lumière sur le tapis blanc que la neige a étendu du fond de la vallée à la cime de la montagne. Les grands sapins relèvent leurs bras chargés de cristaux scintillants et font des ombres mystérieuses qui

s'enfoncent dans le parc. Les légendes du château s'emparent de mon imagination. Dans la sombre allée dite *Des Amoureux*, je revois un terrible guerrier donnant la main à sa mie, qui s'incline pour l'écouter... Hélas! il a été parjure, il a oublié ses serments, et la belle délaissée revient chaque année chercher sur le sable la trace à jamais effacée des pas de l'infidèle.

— Venez-vous? me dit une voix joyeuse, on vous attend pour faire de la musique en bas.

Voilà un des plaisirs les plus délicats que je connaisse : un bon fauteuil, un bon feu, de bons amis, de bons musiciens; j'écoute les yeux fermés et je repars pour le pays des songes, me laissant bercer par l'harmonie. Je pense à ceux qui ont froid et faim; je pense à ce dur hiver si prématuré qui ne m'apporte que du bien-être et qui fait tant souffrir les pauvres gens; pour le coup, mes yeux se rouvrent vivement; je m'approche d'une table et me voilà, un tricot à la main, me dépêchant pour qu'un pauvre être qui attend sous la bise que quelqu'un le réchauffe, n'attende pas en vain. Puis je pense à vous, mesdemoiselles, je vous associe à mon travail et à mon plaisir; la vue de votre journal posé sur la table et que consulte sans cesse une tricoteuse ma voisine, me rappelle que l'année va finir, que demain nous serons en décembre et qu'il faut me hâter si je ne veux pas arriver trop tard avec mes souhaits, mes compliments, mes remerciements et tout ce petit bagage affectueux dont on se charge pour ses amis quand on s'apprete à passer d'une année dans l'autre. Voyons, que vous dirai-je de neuf pour rajeunir l'antique formule : « Je vous souhaite une bonne année!... » Rien, car toutes les combinaisons ont été épuisées; mais je m'en console en me rappelant cette affirmation d'un grand orateur qui assurait que l'affection peut dire toujours la même chose sans jamais se répéter. Douce prérogative, n'est-ce pas, dont je réclame les bénéfices, vous assurant que j'y ai des droits, droits précieux et chers, faits de sympathie et de dévouement.

C. DE LAMIRAUDIE.

A cette époque de l'année où le choix des cadeaux à faire vous hante comme un cauchemar, le « *Journal des Demoiselles* » cherche à vous venir en aide par les combinaisons très variées des ouvrages, des albums qu'il imagine, qu'il édite à votre intention. Un des plus jolis et des plus amusants est l'*Herbier*, composé de planches dessinées renfermant un modèle de fleur avec une petite note explicative, son nom, son emblème et l'époque de son épanouissement. A côté de la plante dessinée, une place libre vous permet de fixer la plante vraie que vous recueillez dans vos promenades et, si vous aimez les pinceaux, avec le modèle vivant sous les yeux, vous coloriez l'image tracée qui, elle, ne séchera ni ne jaunira. Les âmes poétiques s'attarderont auprès de l'églantier, symbole de poésie que Clémence Isaure a mise à jamais à la mode par ses jeux floraux. Les infirmières de bonne volonté seront captivées par la mauve bienfaisante; les humbles par le modeste liseron. Si vous aimez les souvenirs du Moyen âge, la clématite vous racontera quelque ruse des gueux pour attirer la pitié; que sais-je encore, chacune s'amusera à sa manière, et si vous préférez à la recherche des simples quelques rimes, personne ne vous empêche de les fixer çà et là aux branches fragiles de votre jolie collection.

C. L.



## DEVINETTES

## Synonymes

*Chercher dans le poème les mots synonymes espacés par ordre ascendant.*

Il était pauvre et d'une humble naissance,  
Mais travailleur escomptant chaque pas.  
En peu de temps il parvint à l'aisance;  
Il en prit goût, mais ne s'y borna pas.  
Favorisé par la chance opportune,  
Heureux joueur dans les jeux du travail,  
Il ne dit pas, quand il eut fait fortune :  
« Soufflons une heure et stoppons sur le rail ! »

Contentement passe, dit-on, richesse :  
Mais, richissime, il ne fut pas content ;  
Il entassait nuit et jour et sans cesse !  
Et l'opulence en augmentant d'autant,  
« Jouiras-tu ? vociférait l'envie :  
Prosperité des autres lui fait tort...  
Mais lui sentant se dénouer sa vie :  
« Trop tard ! » dit-il. Le bonhomme était mort.

## Syllabe cachée

*Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot.*

C'est bien beau les mathématiques,  
Et l'algèbre, et les mots en *us*,  
Et les langages didactiques,  
Et tous les savants prospectus !  
Je rêve au seul aspect d'un cube...

Mon cerveau se trouble et titube  
Devant les nombres entassés...  
Mais... mon cœur chante avec les brises !...  
Et d'admirer les vagues grises  
Mes yeux ne sont jamais lassés...

## Comparaison-Proverbe

*Les mots du proverbe chacun à son rang dans le cours du poème.*

Elle est riche d'attraits, de grâces,  
Sous sa couronne de vingt ans.  
Et l'encens brûlé sur ses traces  
Monte avec des parfums flottants.  
Elle aime ce suave hommage

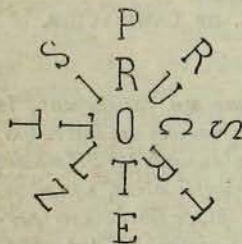
Comme une femme aime à son âge  
La fleur d'azur, le rayon d'or..  
Mais son époux, homme de robe,  
Avec prudence l'y dérobe,  
Crésus qui cache son trésor

## RÉBUS

## EXPLICATION DES DEVINETTES

DE NOVEMBRE :

MOTS EN ÉTOILE :

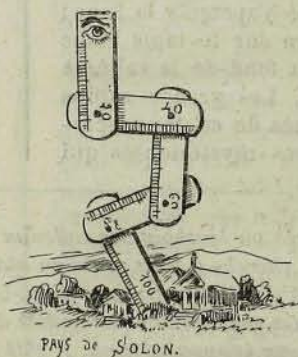


PORTRAIT :

*Robert-le-Diable.*

HOMONYMES :

*Barbe (Sainte) —  
Barbe — Barbe  
Barbe — Barbe (sainte)  
— Barbe — Barbe —  
Barbe — Barbes (Les)  
— Barbe (de Cilley).*



le



## EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE

*La charité vient du ciel et l'espérance y monte.*

*Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Mesdemoiselles, il est décidé que vos toilettes seront désormais très simples. Félicitons-en la mode, qui nous oblige trop souvent à la critiquer, et, pour une fois qu'elle mérite des éloges, ne les lui marchandons pas. Vos jupes droites, un peu inclinées, seront rehaussées d'un falbalas monté à tête, le devant sans aucun pli, ainsi que les côtés et les lès de derrière froncés ou plissés, à votre goût, les deux étant de mode. Le corsage à petite basque, se ferme verticalement à gauche par une suite de petits boutons ou se fronce en gerbe perdue dans la pointe-ceinture. Les jeunes femmes ajoutent à ce costume de drap une manche d'astrakan et un cordon de cette fourrure en ourlet. Rien de plus comme il faut. Pour vous, mesdemoiselles, le costume suivant, que nous avons vu joliment porté par M<sup>lle</sup> A., au mariage de la fille de l'ambassadeur de Russie, vous convient sous tous les rapports. C'est un costume habillé pour les cérémonies de la ville, les diners et les réunions dansantes. Un très fin lainage granité gris-perle. La jupe simple tombant droite, est terminée par un petit volant froncé, et le corsage à pointe, prolongé sur le côté par un plissé très fin qui se perd sous les plis de la jupe. Le devant du corsage est couvert, devant, d'un fouillis de gaze de soie crème qui s'arrête dans la ceinture de ruban partant du côté plissé et se prolonge, à gauche, en deux longs pans inégaux. Ruban de cinq centimètres au plus de large. La manche s'arrête à mi-bras et s'ouvre sur des plissés bouffants que l'on retrouve joliment chiffonnés sur l'épaule.

Voyez quelle simplicité : ni soie, ni velours dans la combinaison de cette façon ravissante, dont nous avons grandement félicité M<sup>m</sup> Pelletier-Vidal qui en est l'auteur.

La gaze et la mousseline de soie seront le fond de vos toilettes de soirée et de bal, et aussi le tulle uni à pois ou à jeté de fleurettes; le décolleté arrondi modestement ou carrément, suivant la façon, et pour manche un léger bouillon remontant au-dessus de l'épaule. Laissez à vos sœurs mariées cette imperceptible manche courte faite d'une ruche ou d'une petite dentelle cousue à l'entourure.

Si la soie ne se montre pas dans le costume que nous avons décrit, elle domine dans les toilettes élégantes, et les costumes de lainage n'ont un véritable cachet que combinés avec des ornements de faille ou de tout autre belle soierie. Plus riche encore est la garniture de velours. Le velours si beau, si élégant, est en grande vogue, ainsi que la moire française, dont on fait des jupes combinées avec une vigogne, celle-ci pour le tablier et le corsage qui reçoit un gilet et une manche en moire.

Les soieries lyonnaises nous ont montré cette saison de riches nouveautés en brocart et en damas, aux teintes nouvelles et charmantes, avec des dessins de fantaisie, pastilles, amandes, croissants, zébrures, triangles, tous plus jolis les uns que les autres. Enfin le charmant tissu appelé *bengaline*, dont on fait des costumes complets, aux draperies souples et brillantes, dont on ne saurait trop louer la grâce et l'élégance. Donc à ajouter aux tissus déjà désignés : la faille, le velours, la moire, la bengaline comme étoffes de *grande mode*.

Puisque nous avons écrit le nom de M<sup>m</sup> Pelletier-Vidal, disons qu'elle habille particulièrement bien les jeunes filles, ce qui n'est pas chose commune; que ses façons, d'une élégance discrète, sont d'une distinction parfaite; que les étoffes sont de choix et montrent des dispositions nouvelles. Pour les jeunes femmes, elle trouve des combinaisons harmonieuses d'étoffes, des garnitures et des façons de corsage délicieuses. Les dames âgées ont aussi leur part dans les créations de cette saison : pelisse d'un genre nouveau et de formes élégantes, pratiques et confortables. N'oublions pas de vous rappeler l'adresse de cette très bonne couturière : 17, rue Duphot.

Voulez-vous, mes jeunes amies, que nous quittons le sujet des toilettes pour parler un peu ameublement? C'est encore de la mode, et bien des lettres qui nous demandent des renseignements de ce genre y trouveront réponse. Une chambre de jeune fille, à notre avis, peut être élégante et coquette sans grands frais. D'abord elle le devra aux travaux faits par elle, tels que : chaises, tabouret, table, couverts de tapisserie ou de broderies dont votre journal vous prodigue les modèles. Le bandeau de cheminée peut être assorti aux rideaux. La cratone ou la toile de Jouy à bouquets détachés sont particulièrement étoffes de jeune fille et nous ajouterons que la simple mousseline unie, avec double rideau en satinette d'un ton très pâle, si longtemps délaissée, est en passe de reprendre la corde.

Que je vous décrive la chambre d'une jeune fille qui, toute fière de son chef-d'œuvre, me l'a fait voir avec orgueil. Excepté quelques meubles anciens qui viennent de famille, tout est moderne. Le lit Louis XVI, laqué blanc, avec filets roses, comme la commode et la petite table à tiroirs. Les rideaux du lit, passés dans un anneau, relevés et fixés au mur le dégagent entièrement; ils sont faits de bandes de satinette rose et de larges entre-deux en guipure de coton; au bord, une frange boule, en coton blanc — garniture de nos grand'mère — que ma jeune amie a retrouvée dans des caisses qu'elle fouille avec bonheur et dont elle retire des trésors qu'elle sait approprier avec un goût exquis. Mêmes grands rideaux à la fenêtre. Ceux de vitrage faits d'une bande de broderie Richelieu encadrée d'une autre beaucoup moins large au filet brodé; le



couvre-lit assorti sur transparent rose. Au-dessus de la commode, laquée comme le lit, un miroir qu'elle a encadré de peluche vieux rouge piqué de clous genre ancien, le tout tendu sur un cadre en bois blanc. Dans l'angle, une gentille étagère, couverte comme le cadre de la glace, reçoit les mille bibelots, objets aujourd'hui indispensables. Le bandeau de cheminée est brodé à fils tirés, du dessin pour dessus de clavier donné, il y a quelques mois, dans votre journal. « Sans mon journal, me disait ma gentille amie, que de difficultés je rencontrerais dans l'accomplissement de mes désirs d'embellissement ! Car c'est son goût qui me guide ; il me donne bien des idées qui, sans lui, ne verraient jamais le jour. »

Puissiez-vous, mesdemoiselles, penser toutes de

même ; là serait la récompense de nos efforts à vous satisfaire.

Au milieu des plis légers des rideaux du lit, sur un support drapé d'étoffe brochée, s'élève une statuette de Notre-Dame de Lourde et, au-dessous, un bénitier en faïence artistique représentant le baptême. Des chaises et des tabourets de toutes façons. Renseignement général : on drape moins les rideaux et les portières, quelques points seulement, faits intérieurement pour retenir les plis. Un drapé à l'italienne sans addition de draperies. Un store, tendu en quinze seize, sera d'une teinte claire. Le dessin paru en octobre pour une décoration de salle à manger, ferait une très jolie bordure de tapis de table brodé rouge et brun sur toile bise genre canevas.

CORALIE L.

Le numéro du 15 novembre de l'édition hebdomadaire (blanche) contient un album de travaux : Niche pour statuette. — Pelote-coussin. — Calepin ou couverture de carnet. — Eventail chevalet pour photographies. — Console-étagère pour bibelots. — Plateau Louis XV. — Plumeau essuie-plumes. — Blague à tabac. — Tabouret de pied drapé. — Tabouret Louis XV. — Boîte pour papier à lettres.

Le numéro du 29 novembre, une gravure coloriée d'ouvrages de fantaisie : Paniers. — Boîtes. — Vide-poche. — Palme-vidé-poche de cheminée. — Écrans à main, etc., etc., avec une feuille des patrons à découper des ouvrages ayant une forme spéciale. — Prix de chaque numéro : 1 franc.

## VISITES DANS LES MAGASINS

L'approche du nouvel an nous fait un devoir d'indiquer à nos abonnées les nouveautés qui se produisent. Ainsi les bijoux en argent noir font fureur et, à cette occasion, M. Billault nous en montre un choix merveilleux.

Nos lectrices peuvent s'adresser en toute confiance à cette maison, elles seront satisfaites, car tous les bijoux portent un cachet d'élégance et de bon goût.

Voici les nouveautés en argent noir contrôlé de cette saison. La petite chaîne Judic, or sur argent, pour la montre qui se porte dans l'encolure de la robe, la broche cassis, le bracelet cassis, une charmante grappe en argent noir, s'enroulant sur le jonc du bracelet, qui ferme par une chaînette ; le bracelet-gourchette avec les perles pointées, le délicieux petit bracelet perles enfilées ; tous ces objets sont rehaussés soit d'or, soit d'or sur argent et s'allient aux toilettes les plus élégantes.

Nous ne nous souvenons pas au juste des prix, mais que nos lectrices se rappellent ceux de l'année dernière, elles jugeront de leur modicité.

Pour grand deuil, nous citerons les broches et bracelets ciselés, les monogrammes, les broches armoirées.

Pour hommes, boutons de chemises, de manchettes, épingles de cravates, chaînes en argent noir ou noir et or ; la pomme de canne d'un grand chic, comme celle pour en-cas.

On trouve ces bijoux chez tous les bons bijou-

tiers ; à leur défaut, à la fabrique, 23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

Dans nos pérégrinations de fin d'année, nous sommes allée voir, boulevard des Italiens, 38, au coin de la rue du Helder, les nouveautés de toutes sortes que la maison Chave et C<sup>ie</sup> expose dans ses salons. Cette visite nous a montré, sous des formes bien variées, des costumes de ville et des toilettes de diners, des jaquettes et des manteaux et ces mille accessoires ou fantaisies qui achèvent une toilette. Nous engageons les Parisiennes et celles de nos lectrices de province qui viennent à Paris, à consacrer une heure à la maison Chave et C<sup>ie</sup>, elles y trouveront sûrement quelque chose à leur convenance ; soit un costume, soit un manteau, ou bien une jolie capote ou l'un de ces chapeaux ronds qui vont si bien, ou encore cette lingerie fine si jolie et si tentante ; car cette maison s'occupe de tout ce qui compose la toilette féminine, et elle s'en occupe avec un goût exquis, avec une entente vraiment artistique des couleurs ; que de ravissantes choses nous avons vues ! La coupe comme la façon des corsages est parfaite. Rien de tourmenté ou visant à l'effet dans les garnitures, mais un ensemble discrètement élégant fait pour plaire et d'une distinction à ravir.

La mode des abat-jour luxueux s'impose d'année en année chaque hiver. Aussi M<sup>lle</sup> Leeker a pensé qu'il serait utile d'offrir à nos abonnées des modèles qu'elles pourront exécuter et offrir comme cadeaux.



D'abord l'abat-jour pour la petite lampe-pigeon couvert de tulle avec fleurettes, que l'on rebrode en soie de couleur. Echantillonné avec la monture 11 fr., monture seule 3 fr. 50, tulle et soie 5 fr. 50. L'abat-jour Robinson se fermant comme un parapluie, même tulle et même broderie 35 fr. Monture seule 11 fr., tulle et soies 20 fr. Doublure pongées rose pâle 2<sup>e</sup> taille 38 fr. ou monture 13 fr., tulle et soies 22 fr. 3<sup>e</sup> taille pongées-caroubier dentelle noire brodée de soie jaune 70 fr. ou monture 18 fr., tulle et soies 46 fr. On remplace la dentelle par un dessin au crochet en cordonnet de soie de nuance tendre. Pour la lampe-pigeon, échantillon avec la soie 6 fr. Pour le Robinson n° 1, 17 fr.; n° 2, 22 fr.; n° 3, 52 fr. Voir plus haut le prix des montures. Nous appelons particulièrement l'attention sur cette nouveauté. Sachet sur satin crème, dessin japonais, 30 fr. Montage 25 fr. Ecran à main, satin-bleu pâle, voiture de mimosas traînée par des oiseaux, 22 fr. Montage avec manche d'iris, 22 fr. Dessous de lampe drap héliotrope boutons d'or, 20 fr.; sur drap cuir ou tissu quadrillé, 22 fr. Dessus de clavier drap crème, portée, clef de sol, fleurs, 25 fr. Semainier fait, 25 fr.; ouvrage et monture, 20 fr. Etui à jumelle, broderie rococo, 24 fr.; ouvrage et monture, 18 fr. Porte-brosses ou vide-poche, 30 fr.; monture et ouvrage, 24 fr. Porte-cartes en liège, broderie camaïeu ou porte-cigares, 20 ou 18 fr. Objets de bébés pour cadeaux d'étrennes, choix de jolis bavoirs de 10 à 15 fr. Souliers en cordonnet de soie blancs, 8 fr. Souliers Molière et bottes, 6 fr. Capeline Greenway, 6 fr. Paletot très élégant, 11 fr. Brassières, etc., etc.

Pour étrennes les bijoux de fantaisie de la maison Senet, 35, rue du 4 Septembre, offrent un joli choix. Comme dernière nouveauté, les broches *Cléopâtre* : Serpent en métal doré, gracieusement enroulé, avec tête ornée de grenats et autres perles, 7 fr. Une autre en métal oxydé et or, à la dard du serpent terminé par une perle fine, 5 fr. 50. Deux genres de chaîne longue, l'une en métal argenté parsemé de perles fines, 1 m. 50 de long, 15 fr. 50; l'autre, chaîne invisible pour face à main ou lorgnon, en métal vieil argent ou doré, avec coulant pour la serrer au cou, 4 fr. 75. Bracelet Marguerite de Valois, métal vieil argent fermoir à pression, se compose de coques de montre et de marguerites, 10 fr. Epingle de cravate même genre, en métal vieil argent et or rouge, tête historique sur fond brun, 2 fr. 50. Boutons de manchettes coque de montre, 4 fr. 80 la paire. Boucles Chimère, métal vieil argent, marguerites, 9 fr. Fleur de lys très allongée, 7 fr. 50. Arachnée haute et carrée, dessin à jour, 4 fr. 80. Porte-plume *high-life* en métal torsadé, 5 fr. 50. Couteau-breloque ou de poche, lame supérieure, manche en métal vieil argent, 4 fr. 50. Coupe-papier poignard, 7 fr. 50. Yatagan vieil argent ciselé, incrusté de lapis-lazuli, 11 fr. Tous ces objets sont expédiés franco contre remboursement à partir de 25 fr. et à partir de 20 fr. si le mandat est contenu dans la lettre de commande; pour une somme inférieure joindre au montant du mandat 50 cent. pour le port en paquet recommandé ou 75 cent. pour les bijoux en argent expédiés en valeur déclarée. Rappelons que la maison Senet est seule dépositaire des produits des Bénédictins de Verazza et du mont Majella.

La maison Lefèvre et Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, nous a montré les travaux les plus divers qu'elle a faits ou préparés pour le jour de l'an. Ce qui nous a plu beaucoup, c'est que nous avons vu à côté des travaux et tapisseries de style : écran, paravent, bandeau de cheminée, tabouret, banquettes, etc., des ouvrages charmants, peu coûteux et faciles à faire, tels que : dessous de vase, petit tapis, buvard, pare-lumière, écran à main en drap perforé, broderie à fils tirés, broderie rococo ou mosaïque. Il y a encore plus facile : pochette à ouvrage au point lancé, panier à ouvrage. Nous assurons nos lectrices qu'elles trouveront à la maison Sajou tout ce qu'elles peuvent désirer en fait de travaux; de plus, toujours désireux d'être agréable et utile, on y préparera tel ouvrage désiré et détaillé par nos abonnées si on ne l'a pas. Rappelons aussi le choix qui s'y trouve de garnitures d'autel et d'ornements d'église. Le filet mécanique est une spécialité de cette maison, et comme la broderie en revient à la mode, disons que la maison Sajou le détaille.

\*\*\*

Le moment est venu de songer aux belles vigognes, aux draps souples et chauds pour nous faire de jolis costumes. Pour cela, il convient de s'adresser à MM. Roullier frères, fabricants, dont la maison de vente est 27, rue du Quatre-Septembre. C'est là que se trouvent les plus beaux et les plus avantageux tissus. Aucune maison ne possède un assortiment aussi complet. — Sur la demande qui en est faite, on envoie immédiatement, et franco, les échantillons, et l'on peut ainsi mieux juger de la beauté de chaque tissu. — Le superbe drap d'Elbeuf en toutes teintes, gris train d'équipage, havane clair ou foncé, gris jaspé argent, gris bleu et gris sarde, rouge violacé et le grenat tirant sur le marron : en 1 m. 35, coûte 11 fr. 25 le mètre. Fort belle la vivogne sibérienne et la vigogne sublime. Pas un costume n'est plus agréable à porter, tant ce tissu est léger et chaud à la fois. Voici les nuances dans lesquelles se fait le sublime : Gris anglais jaspé, marbre mosaïque, gris fer avec jaspé blanc et noir, et gris clair; ce genre est de la plus haute nouveauté et constituera le costume vraiment à la mode de cet hiver, tant il est distingué. En 1 m. 20, le prix de ce tissu est de 7 fr. 75 le mètre; 7 mètres suffisent grandement. L'Ecosais est toujours très en faveur. La maison Roullier en offre un assortiment très complet, genre popeline, 8 fr. 50 en 1 m. 10, prix surprenant, puisque ce tissu coûtait précédemment le même prix en simple largeur. Voici un aperçu de quelques dispositions : écossais rouge et gros vert, noir et gris-bleu avec filets de soie, héliotrope avec filet de soie, et noir et vert avec filet argent et or, et le bel écossais de toutes nuances.

Voilà dans les nouveautés un assortiment assez complet pour qu'on puisse fixer son choix. Que les élégantes se hâtent donc d'aller faire une visite aux magasins de MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre.

\*\*\*

Une indiscretion commise en visitant les ateliers d'impressions de Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sul-



pice, nous permet d'annoncer aux jeunes lectrices qui se passionnent pour l'enluminure ce qu'on leur prépare. C'est une messe en 40 pages de format très allongé, et qui, par l'originalité de ses dessins au trait, dépasse tout ce qui a déjà paru. On peut dès à présent s'inscrire pour recevoir le prospectus spécimen.

\*\*

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN  
55, rue Montorgueil

Très élégante la chaussure de la maison Kahn, et solide, et soignée. Voici la mode de cet hiver. Pour les visites, botte en chevreau glacé à boutons, empeigne veau verni, talon Louis XV, piqué, très bas, 25 fr., ou celle en chevreau glacé uni; piqué blanc à talon de cuir ordinaire, 20 fr. 50 Pour la demi-toilette, botte comtesse de Paris, en veau mégis très fin à boutons, talon de cuir ordinaire, 14 fr. 50, donne au pied une élégante cambrure. Le

même genre plus fin, sur deux formes, 16 fr. 50. Confortable et coquette la chaussure de maison ou de soirée : escarpin en veau verni, talon de cuir très plat, 10 fr. 50; soulier chevreau glacé noir ou doré, orné d'une broderie perlée à jour, 11 fr. 75. L'on nous a montré un grand choix de souliers demi-lacés en chevreau blanc, en satin blanc, bleu pâle, rose et cardinal à 5 fr. 90, tout à fait jolis et de forme gracieuse. Maison Kahn, 55, rue Montorgueil. Envoi franco du catalogue illustré.

\*\*

Nous parlions, ces temps derniers, de la difficulté de choisir un piano, et nous recommandions à ce sujet une maison d'entière confiance, Baudet, 18 et 20, rue Favart, Paris.

Nous sommes heureux d'avoir pu donner satisfaction à nos abonnées, car nous avons reçu les plus vifs remerciements de celles qui se sont adressées à cette maison de premier ordre.

## EXPLICATION DES ANNEXES

### GRAVURE DE MODES N° 4810

Toilettes de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67  
Modes de M<sup>lles</sup> Lucy et Ligny, rue des Pyramides, 17

**COSTUME DE FILLETTE.** — Jupe en vigogne bleu chasseur bordée de chinchilla; sur le côté droit, la jupe est coupée d'un panneau de peluche rayée, posée en biais. Casaque en vigogne fermée de côté sous une bande de chinchilla; le bord de fourrure remonte derrière jusqu'à la ceinture également en fourrure; manche en peluche et petit gigot en vigogne, froncé dans un brassard de chinchilla; col et bracelet de chinchilla. (Voir la planche de patrons) — Chapeau de feutre gris à bord croqué derrière, orné d'un biais de velours mordoré; draperie et nœud de velours mordoré, plume frisée.

**TOILETTE DE JEUNE FILLE.** — Jupe de drap vert pâle avec bordure de velours gros vert, ourlet rapporté; corselet-pourpoint en velours vert borde dans le bas d'une ruche de drap découpé vert pâle, et dans le haut d'un rang de perles de jade; guimpe en drap recouverte d'un réseau de passementerie de perles de jade; manche en drap à haute manchette de velours; colerette et dessus d'épaules en drap découpé, froncé en chicorée. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de feutre ras avec bord en peluche; nœud et aigrette de plume sur le dessus.

**TOILETTE DE VISITE.** — Robe en peau de soie aubergine soutachée de noir; une double bordure soutachée contourne l'angle du tablier; trois rangs de chicorée de taffetas dechiqueté, alternent avec les motifs de soutache. Corsage à longue basque, sur lequel se détache une petite veste soutachée à revers roulé et col Henri II; jockey flottant soutaché, et épaulette coquillée unie; manche longue boutonnée derrière, descendant sur la main en évasant un peu et légèrement diapée à la hauteur du poignet (1) — Chapeau Louis XI en feutre beige, doublé de velours noir; derrière, un nœud de faille noire d'où partent deux ailes d'orfraie s'étendant en avant.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *certe* recevront ce patron le 16 décembre.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de M<sup>lle</sup> Leeker, 3, rue de Rohan

**FAUTEUIL, SIÈGE.** — Iris d'Espagne, tapisserie; le tracé du dossier paraîtra en janvier. Canevas, laines, soies et laine pour le fond (siège et dossier) 45 fr.

### CARTONNAGE

\* **ABAT-JOUR DÉCOUPÉ,** sur transparents, dernière partie; voir l'explication, page 7. (Album de décembre).

Pour se procurer un deuxième abat-jour, adresser 1 fr. 50 en timbres-poste au bureau du journal.

### PETITE PLANCHE DE BRODERIE

**ALPHABET :** pour sachet, pochette, buvard, etc., point de chaînette de deux nuances; s'il y a de l'or dans la broderie de l'objet que l'on veut marquer, on fera la chaînette cernant les lettres, en cordonnet d'or.

**ALPHABET :** pour mouchoirs ou serviettes, plumes.

### DOUZIÈME ALBUM

Coussin en étamine lamée, dessin égyptien. — Dessus de buvard parisien. — Sortie de bal. — Mantau. — Costume d'intérieur. — Dessous de lampe en drap perforé. — Dentelle brodée pour abat-jour de petite lampe-Pigeon et parapluie Robinson. — Pochette à ouvrage en drap perforé. — Petit entre-deux engrèture au crochet. — Serviette à marrons ou à œufs. — S. L. enlacs. — Buvard tapisserie (fauconnier). — Brassière tricotée. — A. R. enlacs. — Bas de maillot, tricoté. — Abat-jour, croquis monté de l'abat-jour découpé. — Dessus de clavier. — Ecrans à mains. — Angle pour table de nuit. — B. R. enlacs. — Petite garniture.

### FEUILLE XII

#### 1<sup>er</sup> côté

CORSAJE-CORSELET, 1<sup>re</sup> toilette.  
CASIQUE, petite fille.

} Gravure  
n° 4810

#### 2<sup>e</sup> côté

SORTIE DE BAL.

CORSAJE, costume d'intérieur.

Page 2

(Album de décembre)





Imp. Falconer Paris

4810

Decembre 1890.

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48

Coilettes de M<sup>me</sup> GRADOZ. 67 r. de Provence - Modes de M<sup>elles</sup> LUCY & LIGNEY. 17 r. des Pyramides  
 Etoffes en cachemire de la C<sup>ie</sup> DES INDES 27 r. du 4 Septembre - Corssets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE Place  
 du Theatre Francais. 3 - Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN. 55. rue Montorgueil.

Ayuntamiento de Madrid







# SOUS UN PARAPLUIE

COMÉDIE EN UN ACTE

Par M<sup>me</sup> la comtesse DE HOUDETOT

PERSONNAGES :

THÉODULE

ANNETTE

*La scène représente un coin des Champs-Élysées, deux troncs d'arbres espacés et un banc.*

## SCÈNE PREMIÈRE

THÉODULE, seul.

— Voyons, quelle heure est-il ? (*Prêtant l'oreille.*) Un, deux. Seulement deux heures !... J'ai du temps devant moi, et un peu de méditation sur ce banc solitaire conviendrait à un amoureux. Amoureux, hélas !... en expectative. Allons, tâchons de nous entraîner un peu en repassant, avant l'entrevue, tout le programme de mes joies à venir ; personne ne me dérangera, le temps menace, et à ce moment de la journée les Champs-Élysées sont aussi déserts que la promenade d'une ville de province en semaine. J'ai là, sur moi, la lettre de mon excellente tante Chapuzot me parlant de ce mariage qui doit assurer le bonheur de ma vie, un bonheur solide (*Appuyé*) comme ces tissus malseyants, reste de la saison passée dont on se hâte de se défaire en faveur d'un client naïf... comme moi. (*Il a tiré la lettre de sa poche et y jette par moment les yeux.*) Car elle est mûre la future pour une jeune personne : elle avoue vingt-huit ans et moi je n'en ai que vingt-cinq, fâcheuse circonstance ! « Une beauté sévère qui s'impose... » Berr ! ça fait froid ! j'aimerais mieux une jolie petite laideur qui cherche à se faire pardonner. « Un caractère ferme. » Fichtre ! et moi qui suis trop bon enfant et, pour tout dire, un peu faible ! Enfin, on prétend que les contrastes s'attirent ; je ne m'en aperçois pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est que je serai roulé ; allons, je m'y résigne... « Un esprit sérieux. » Comme ça sera drôle !... justement je ne hais pas une honnête gaieté et j'ai quelques dispositions à la farce ; eh bien ! s'il m'arrive de m'y livrer avec cette majestueuse épouse, ça ira bien ; je l'entends d'ici : « Finissez, Théodule ; vos plaisanteries de rapin ont très mauvais genre. » « Elle a beaucoup d'ordre. » Pour le coup j'approuve sans restriction. Des boutons à ses chemises, des chaussettes bien raccommodées, un appartement bien rangé, ce doit être agréable ; trouver

les objets à leur place normale et non pas sa brosse à dents dans son soulier et sa pipe dans son sucrier, me plairait assez. Evidemment ma femme de ménage faisait exprès pour me pousser au mariage, ce n'est pas naturel des inventions aussi diaboliques ; elle devait être soudoyée par ma tante. Mais continuons. « Une piété austère. » Je préférerais la piété sans adjectif... « Une distinction de duchesse. » Ah ! sapristi, trop de distinction ! qu'est-ce que je pourrai bien faire de cette distinction-là ?... « Une instruction hors ligne. » Sait-elle au moins un peu de cuisine ?... « Son naturel est plutôt concentré. » Et moi qui suis si expansif !... Je vois d'ici mon affaire : il me faudra vivre à côté d'une forteresse ponts-levis levés, herbes abattues... terrible, terrible ! « Enfin, c'est une femme qui a de grandes vertus. » (*D'un ton rêveur.*) Qui a de grandes vertus... (*Avec accablement.*) Qui a de grandes vertus !... Evidemment je suis un mauvais sujet, un être corrompu et pervers, car ces grandes vertus ne me disent rien du tout. Pourtant, malheureux Théodule, voudrais-tu épouser une femme qui en fût dépourvue, une personne désordonnée, frivole, légère, sans religion et sans principes ?... Mon Dieu, non... Ou prétends-tu continuer à végéter sous le gouvernement fantaisiste de ta femme de ménage ?... Je veux m'en affranchir. Alors, prends ton courage à quatre et un bouquet blanc, et cours chez ta bonne tante qui veut ton bonheur et ta régénération morale ; mais cours donc, imbécile !... Eh bien ! tu ne bouges pas ? Tu sembles rivé à ton banc comme une huître sur le sien ; et encore ce mollusque, bien supérieur à toi, chercherait à se procurer une perle, tandis que... Tiens ! une goutte d'eau ? Le ciel est devenu tout noir de ce côté, il va pleuvoir ; heureusement que j'ai mon parapluie. Ce n'est pas comme cette jeune fille qui accourt là-bas sur ses petits pieds légèrement chaussés ; elle n'a qu'un carton à la main, objet très inférieur à un parapluie dans les conjonctures présentes. (*Il ouvre son parapluie et se place sous un arbre.*)



## SCÈNE II

THÉODULE, ANNETTE. (*Elle porte un petit carton à la main, arrive en courant et va se placer sous l'autre arbre.*)

ANNETTE, à part. — Bon, une giboulée ! Mettons-nous sous cet arbre, il nous garantira toujours un peu, quoiqu'il n'ait guère de feuilles. Ça ne va sans doute pas durer, le soleil continue à briller.

THÉODULE. — Elle me paraît gentille. Regardons-la un peu sans avoir l'air de rien ; je ne veux pas l'effaroucher, la pauvre, elle quitterait son abri déjà trop insuffisant et se ferait mouiller... Elle n'est pas très jolie, mais son visage plaît.

ANNETTE. — Quel guignon d'attraper la pluie juste au milieu des Champs-Élysées ! Et puis j'ai ma robe neuve pour comble de malheur ; j'aurais dû écouter maman qui me disait de ne pas la mettre par ce temps à averses. Voilà ce que c'est de vouloir faire à sa tête ; au moins si j'avais pris mon parapluie !

THÉODULE, à part. — Hum ! elle parle toute seule comme un oiseau gazouille, c'est gentil ça ! elle n'a pas une humeur concentrée comme ma future, celle-là.

ANNETTE, à part. — La pluie augmente, c'est vexant, et le soleil disparaît. Pourvu que mes fleurs n'attrapent rien ! un carton, c'est vite traversé. Ah ! quel temps, quel vilain temps traître ! et avoir oublié mon parapluie !

THÉODULE, à part. — Elle parle de parapluie. i j'osais lui offrir le mien !

ANNETTE, à part. — Ce monsieur, sous l'autre arbre, a bien de la chance, il a son parapluie, lui.

THÉODULE, s'élançant vers elle. — Mademoiselle... (*Il fait le mouvement de lui offrir son parapluie.*)

ANNETTE. — Aïe ! j'ai parlé trop haut.

THÉODULE. — Je vous en prie, Mademoiselle, veuillez accepter mon parapluie pour vous garantir.

ANNETTE. — Oh ! Monsieur, vous en priver ! Je disais seulement que je regrettais d'avoir oublié le mien ; mais j'aurais dû ne point penser tout haut ; une mauvaise habitude que j'ai là !

THÉODULE. — C'est le fait d'une âme candide qui n'a rien à cacher, voilà tout. Mais, de grâce, acceptez l'abri de mon parapluie.

ANNETTE. — Non, vraiment.

THÉODULE. — Si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi. Être ainsi à couvert à côté d'une femme qui reçoit la pluie, c'est une position humiliante pour un Français au cœur bien placé ; j'en rougis, et il me semble que les chevaux de Marly eux-mêmes me regardent avec indignation.

ANNETTE. — Bah ! s'il n'y a que les chevaux

de Marly et pas un passant !... Merci de votre offre, Monsieur, je ne puis l'accepter.

THÉODULE. — Mais cependant...

ANNETTE. — Ce ne serait peut-être pas convenable.

THÉODULE. — Pourquoi donc, Mademoiselle ? Vous vous seriez bien réfugiée sous la même porte que moi si la pluie nous avait surpris dans la rue ; en quoi un parapluie est-il plus compromettant ?

ANNETTE. — Un parapluie, c'est plus intime. D'ailleurs, la pluie diminue un peu.

THÉODULE. — Non, elle redouble au contraire. Mademoiselle, les lois de la galanterie française ne me laissent qu'une ressource si vous continuez à vous montrer inexorable : je vais fermer mon parapluie.

ANNETTE. — Ah ! Monsieur, vous n'y songez pas ! abîmer votre chapeau, votre redingote !

THÉODULE. — Comme votre jolie toilette. Choisissez, Mademoiselle, ou nous serons mouillés tous deux, ou tous deux à couvert sous ce parapluie tutélaire. Fermerai-je ou ne fermerai-je pas ?

ANNETTE. — Ne fermez pas. Allons, j'accepte. Vous ne voudriez pas me faire regretter ma confiance.

THÉODULE. — Certes !

ANNETTE. — Et puis, ma foi, quand il faut veiller bien tard pour pouvoir s'acheter une robe neuve, on n'aime pas à la perdre, et je pense que maman elle-même m'approuverait si elle voyait la position où je suis et surtout la façon honnête dont vous m'avez offert votre parapluie.

THÉODULE. — Préférez-vous le tenir vous-même ?

ANNETTE. — Non, j'ai déjà mon carton ; abritez-le surtout, je vous prie.

THÉODULE. — Il contient des choses fragiles ?

ANNETTE. — Je crois bien ! des fleurs artificielles, c'est très délicat. Je suis fleuriste en chambre et je rapporte des modèles chez moi ; il y en a pour de l'argent, ce sont des fleurs très fines.

THÉODULE. — Vous ne travaillez pas à l'atelier ?

ANNETTE. — Non, ma mère ne veut pas ; elle trouve qu'il y a trop d'ouvrières légères dans notre partie et veut me garder avec elle.

THÉODULE. — Elle fait bien. Mais ça ne vous ennue pas de travailler chez vous ?

ANNETTE. — Au contraire, j'aime mieux rester avec maman.

THÉODULE. — Vous devez manquer un peu de distractions ; les personnes d'un certain âge ne se remuent pas volontiers et ne sont pas fortes pour l'amusement.

ANNETTE. — Nous nous promenons le dimanche, quand il fait beau.



THÉODULE. — Il ne fait pas toujours beau, témoin aujourd'hui.

ANNETTE. — Nous sortons au moins pour aller à l'église.

THÉODULE. — Travail, prières, affections familiales... quelle vie touchante et pure !

ANNETTE. — Mais, Monsieur, c'est la vie naturelle, il me semble.

THÉODULE. — Cette réflexion candide achève de me ravir.

ANNETTE. — Il n'y a pas de quoi. D'abord presque tout le monde travaille, excepté les gens très riches qui s'ennuient souvent, dit-on ; je comprends ça, je ne pourrais pas me supporter à rien faire.

THÉODULE. — Vous êtes laborieuse, je le vois.

ANNETTE. — Oui, j'aime le travail.

THÉODULE. — Moi aussi ; n'allez pas me prendre pour un paresseux, je vous prie, parce que vous m'avez trouvé flânant dans les Champs-Élysées ; il a fallu une circonstance particulière pour que je quitte ainsi mes pinceaux.

ANNETTE. — Vos pinceaux ! Vous êtes donc peintre ?

THÉODULE. — Oui, Mademoiselle.

ANNETTE. — Alors, vous tirez des portraits ?

THÉODULE. — Mon Dieu, à l'occasion... mais ce n'est pas ma spécialité ; j'ai trouvé que le portrait ne donnait pas assez.

ANNETTE. — C'est vrai ; la photographie doit lui faire concurrence.

THÉODULE. — Je peins à fresque.

ANNETTE. — A fresque ! c'est sans doute un terme du métier, je ne comprends pas bien ce que cela veut dire.

THÉODULE. — Je suis peintre décorateur ; j'imite sur les murailles les veines du marbre, celles des différents bois et bien d'autres choses encore.

ANNETTE. — Que c'est beau d'être artiste !...

THÉODULE. — Mon Dieu, oui, mais tout a ses inconvénients ; il y a des jours où l'inspiration manque au travail, d'autres où le travail manque à l'inspiration.

ANNETTE. — Quel état n'a pas ses mortes-saisons ? on connaît ça ; les fleurs ne vont pas toujours non plus... Mais je vous serais obligée de pencher un peu le parapluie.

THÉODULE. — Mille pardons ; quel maladroit je suis ! je vous faisais couler une gouttière sur l'épaule.

ANNETTE. — Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas.

THÉODULE. — Tenez-vous bien contre l'arbre, il vous garantira d'un côté.

ANNETTE. — Mais vous, Monsieur ?

THÉODULE. — Ne songez pas à moi, je vous en prie, et mettez votre carton entre nous deux. C'est aussi un art d'être fleuriste ; on crée sans cesse le printemps avec ses doigts et on a toujours de jolies choses sous les yeux.

ANNETTE. — Mon état me convient fort, j'aime beaucoup les fleurs ; seulement...

THÉODULE. — Seulement ?...

ANNETTE. — Je voudrais les voir quelquefois sur leurs vraies tiges, sortant de la terre humide avec de petites gouttes de rosée tremblant au bout de chaque feuille, et un beau papillon ou une abeille au corselet d'or voltigeant à l'entour, à la campagne enfin. C'est si joli la campagne ! mais le temps manque souvent pour aller la chercher, et puis deux femmes seules ne peuvent guère aller se promener comme cela à travers la banlieue de Paris... Maman dit que ce serait imprudent, il y a tant de mauvais sujets qui courent les routes le dimanche !

THÉODULE. — En effet... mais si j'osais !... je connais des gens qui seraient trop heureux de servir de cavalier à votre mère et à vous. Il y a des endroits charmants du côté de Bougival ou de Fontenay-aux-Roses, des endroits où on voit de vrais champs, de vrais bois pleins de fleurs sauvages dont on fait des bouquets. Un tramway, un bout de chemin de fer, et on se trouve transporté en pleine nature, au milieu de la verdure et des oiseaux qui chantent.

ANNETTE. — Oui, c'est gentil tout cela, mais il faut savoir se contenter d'un pot de fleurs sur sa fenêtre et d'un chardonneret dans une cage.

THÉODULE. — Je vous assure, Mademoiselle, qu'une petite partie de campagne est une chose très faisable. On s'arrangerait à merveille ; moi, j'emmènerais ma tante pour faire la conversation avec votre maman, et nous...

ANNETTE. — Mais, Monsieur, mais, Monsieur, vous oubliez...

THÉODULE. — Que nous ne nous connaissons guère, voulez-vous dire ? Après ?... Toutes les connaissances ont un commencement ; la sympathie est souvent spontanée... il y a même le coup de foudre, tous nos grands romanciers en ont parlé, ainsi on ne peut mettre en doute son existence.

ANNETTE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne lis jamais de romans, ça ne sert qu'à tourner la tête ces livres-là et à faire perdre son temps. Mais qu'est-ce que ce petit pâtissier qui passe sur l'asphalte a donc à rire en nous regardant ?

THÉODULE. — Je ne sais pas... je suis toujours prêt à lui tirer les oreilles, si vous le désirez.

ANNETTE. — Nullement ; je voudrais savoir seulement pourquoi il rit.

THÉODULE. — La gaité de son âge sans doute.

ANNETTE. — Tenez, il se retourne encore pour nous contempler, au risque de faire tomber sa corbeille.

THÉODULE. — C'est vrai. Qu'est-ce qui peut causer l'impertinente hilarité de ce gamin ? je ne comprends pas.



ANNETTE. — Ah! je comprends, moi! c'est qu'il ne pleut plus depuis un gros moment; voyez plutôt ce beau rayon de soleil sur l'Arc-de-Triomphe. Le petit pâtissier riait de nous voir tous les deux sous notre parapluie; fermez-le vite, je vous en prie, nous devons faire un effet cocasse. Quelle distraction! En causant, je ne me suis pas aperçue que l'averse avait pris fin.

THÉODULE. — Je n'y pensais guère non plus, cette ondée m'a semblé bien courte.

ANNETTE. — Il ne me reste maintenant, Monsieur, qu'à vous remercier de votre grande obligeance.

THÉODULE. — Toute la reconnaissance est de mon côté; mais voyez, il y a encore bien des nuages à l'horizon, et si vous demeurez loin...

ANNETTE. — Pas très loin, nous restons rue des Terrasses.

THÉODULE. — La rue des Terrasses! mais c'est aux Batignolles, si je ne me trompe?

ANNETTE. — Tout près des Batignolles, oui; je couperai par le parc Monceau, oh! ce n'est pas une bien longue trotte.

THÉODULE. — Vous avez tout de même le temps d'attraper plusieurs averses avant d'être chez vous. Voulez-vous me permettre de vous accompagner?

ANNETTE. — Oh! non, Monsieur, cela ne se peut pas; inutile d'insister.

THÉODULE. — Alors acceptez au moins le prêt de mon parapluie.

ANNETTE. — Mais vous?...

THÉODULE. — Moi je suis à deux pas de chez ma tante, elle habite faubourg Saint-Honoré; je n'ai aucun besoin de mon parapluie.

ANNETTE. — Mais comment vous le rendre?

THÉODULE, avec empressement. — J'irai le chercher, c'est bien simple. Pensez à votre robe neuve, pensez à vos fleurs et pensez un peu aussi au plaisir que j'aurai à faire connaissance avec votre bonne mère (car je suis sûre qu'elle est bonne).

ANNETTE. — Oh! oui.

THÉODULE. — A vous revoir.

ANNETTE. — Monsieur!

THÉODULE. — Que diriez-vous si je vous racontais, pour vous intéresser un peu à moi, qu'au bonheur de vous fournir un abri j'ai peut-être sacrifié tout un avenir?...

ANNETTE. — Grand Dieu! que dites-vous là?

THÉODULE. — ... Emporté comme une fleur d'amandier par une giboulée d'avril.

ANNETTE. — Expliquez-vous, de grâce.

THÉODULE, solennel. — Entendez-vous sonner trois heures?

ANNETTE. — Oui. Eh bien?

THÉODULE, même ton. — Eh bien! à deux

heures un quart, je devais avoir une entrevue matrimoniale.

ANNETTE. — Est-il possible! je suis consternée.

THÉODULE, changeant de ton. — Rassurez-vous; c'était une beauté sévère, un caractère très ferme, une piété austère, une nature concentrée, une demoiselle très mûre et un mariage de raison. Je suis ravi d'avoir échappé, grâce à votre aimable rencontre, à ce programme rébarbatif.

ANNETTE. — Hélas! elle était peut-être riche, ce que l'on appelle un beau parti.

THÉODULE. — Je m'en moque bien! un beau parti, c'est quelque chose comme un beau froid. Ah! que je lui préfère à ce beau froid un jour de printemps, une après-midi d'avril, mêlée de pluie et de soleil comme la vie d'un ménage jeune et pauvre l'est de sourires et de larmes, de travail et d'amour. On s'arrange un petit nid bien modeste, quelque peu rapproché du ciel comme celui des oiseaux; là, sous cet abri étroit, pas beaucoup plus large qu'un parapluie, on serre toutes ses affections, on concentre son bonheur, ses espérances, son ambition; la jeune fille douce et laborieuse devient la femme chaste et fidèle; le jeune homme retrouve à son contact purifiant les vertus qui font le bon père de famille; l'aïeule élève les enfants qui viennent et vieillissent entourée de soins et de respect. On fait quelquefois en famille une partie de campagne le dimanche, et si, par hasard, quelque ondée survient, le mari dit tendrement à sa femme: « T'en souviens-tu?... »

ANNETTE. — Ah! mon Dieu, vous m'avez tout émue, mais je ne veux pas en entendre davantage; si vous voulez causer encore avec moi, ce sera devant maman quand vous viendrez reprendre votre parapluie.

THÉODULE. — C'est mon plus cher désir.

ANNETTE. — Eh bien! au revoir!

THÉODULE. — Je demanderai au concierge?...

ANNETTE. — M<sup>me</sup> veuve Mercié; c'est le nom de ma mère.

THÉODULE. — Je me nomme, moi, Gaulier.

ANNETTE. — Votre nom de famille, sans doute?

THÉODULE. — Oui, mais mon nom de baptême, je n'ose vous le dire... Il y a des parrains bien coupables!... Je m'appelle Théodule!

ANNETTE. — Mais c'est un très joli nom!

THÉODULE. — Ah! Mademoiselle, vous êtes la première personne qui me l'ait dit. Merci, merci. Puisque vous trouvez Théodule un joli nom... je puis tout espérer.

Comtesse DE HOUDETOT.



